

L'ILLUSTRATION.

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N° 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr. 75.

N° 165. VOL. VII. — SAMEDI 25 AVRIL 1846.
 Berceno, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. *Attentat commis sur la personne du roi.* — **Chronique musicale.** — *Courrier de Paris.* *Trois Gravures.* — **Concerts du Sieppie.** *Chasse de la Croix-de-Bray.* *Circulaires par Chem.* — **Châssis de 1815 à 1836 et son influence sur la végétation.** — **Observations météorologiques** de mars 1846. — **Alahat Mater.** *Périples et Bossou.* — **Beaux-Arts.** *Salon de 1846.* *Le artiste.* *L'Enfant charitable.* *Souvenirs de Rhodop.* *Le concert dans l'intérieur.* *Fuite d'eau dans l'ancien parc de Sceaux.* *Les Nymphes.* — **Gilbert Gurney.** *Souvenirs d'un gentleman.* par Theodor Hook. (Suite). — **Buril et la malmaison.** *Inauguration du monument élevé à la mémoire de la reine Hortense.* *Armes châteaux du cardinal de Richelieu.* *Basin dans le château.* *Façade du château de la Malmaison.* *Fontain lateral de l'église de Ruell.* *Armes du fondateur de l'église de Ruell.* *Tombeau de M. Trucher de la Pagerie.* *Monument de la reine Hortense.* *Monument de l'impératrice Joséphine.* — **Conte du bon vieux temps.** — **Bulletin bibliographique.** — **Annonces.** — **Théâtres.** *Portrait de Joanny.* — **Béno.**

Histoire de la Semaine.

Vendredi de la semaine dernière, au moment même où notre feuille était mise sous presse, les journaux du gouvernement ont informé la population parisienne, que la veille, à cinq heures et demie du soir, une tentative d'assassinat avait été commise dans le parc de Fontainebleau sur le roi entouré de sa famille. En même temps que la nouvelle de ce crime venait soulever l'indignation générale, elle faisait naître comme un sentiment de joie pour ce constant et miraculeux hasard qui a toujours fait que les coups dirigés contre le roi au milieu des siens, n'ont jamais atteint ni ceux-ci, ni le monarque. Jeudi encore, trois balles ont coupé les franges de la voiture royale, une bourse de fusil est tombée entre le roi et la reine; personne n'a été blessé. L'assassin a été immédiatement arrêté.

Lecomte, c'est le nom du criminel, est né à Beaumont (Côte d'Or) le 15 mai 1798. C'est un homme d'humeur sombre, vindicatif et violent. Il a servi dans les chasseurs de la garde royale, et a fait sous la restauration les campagnes d'Espagne et de Morée. Il devint sous-officier et fut décoré de la Légion d'honneur. En 1829 il quitta le service et fut pourvu d'un emploi dans l'administration des domaines forestiers de la maison d'Orléans. Attaché d'abord à la forêt d'Orléans, il fut, après 1830, appelé à celle de Fontainebleau et nommé garde général. Il y a dix-huit mois, exaspéré par une mesure, peu sévère cependant, que la bizarrerie de sa conduite, avait fait prendre à son égard, il envoya sa démission. On essaya vainement de la lui faire reprendre et de lui faire reconnaître ses torts, il persista dans ses dispositions et la liquidation de sa pension fut même pour lui l'occasion d'un redoublement de fureur et de menaces. M. de Montalivet fut plus d'une fois exposé à ses injures dérites, mais M. de Saligne, inspecteur général des forêts de la couronne, dut être protégé par la police pour échapper à ses mauvais traitements.

Depuis plusieurs mois cependant Lecomte s'était montré moins acharné. Il y a peu de jours même, on l'avait vu venir toucher sa pension, dont il avait refusé jusque-là les ar-rérages. On le croyait revenu à des sentiments plus calmes. Le 15 au soir, Lecomte partit pour Fontainebleau par la diligence de Nemours et se fit inscrire sous le nom de Lefrançois, c'est aussi sous ce nom qu'il s'est présenté dans une auberge de Fontainebleau où il prit quelque nourriture; il était vêtu de noir et portait à sa redouze le cordon de la Légion d'honneur; à Fontainebleau, il se procura une blouse qu'il mit par-dessus ses vêtements, l'arme qui devait lui servir à commettre son crime, et vint se poster sous les murs de la faison ter-rie sans éveiller les soupçons. Il trouva dans cet endroit des fascins qu'il entassa et qui lui permirent d'atteindre le sommet du mur. Il chargea alors son fusil, glissa deux livres dans le canon droit, du plomb et une chevrotine dans le canon gauche. Il était là prêt à tirer lorsque la voiture du roi vint à passer; mais Lecomte ajouta le coup au retour, parce qu'il



Attentat commis sur la personne du Roi. Par M. de Fontainebleau, le 16 avril 1846.

pensa que le roi devrait alors se trouver mieux placé pour le recevoir. Au moment où la voiture revenait à Fontainebleau, Lecote avait calculé que le roi et la reine occuperaient les places du fond de la voiture ; il en était autrement : le roi s'était assis sur le devant de la voiture pour causer avec M. de Montalivet, qui se trouvait ainsi entre lui et l'assassin. Ce changement inattendu força Lecote à faire un mouvement. La rapidité de la marche de la voiture l'obligea aussi à se hâter. Ces circonstances firent seules dévier les balles du but, car Lecote avait mérité et acquiescé le surnom d'habile tireur.

Le roi a montré, dans cette circonstance, le sang-froid et la présence d'esprit que ni lui ni aucun fait défait dans ces cruelles occasions où il a rassuré les siens, à dissiper leurs inquiétudes, à combattre leur désespoir. Il a voulu ne rien changer aux projets de séjour à Fontainebleau. Le soir, cette ville était illuminée en signe d'allégresse.

Samedi matin le roi et la famille royale arrivaient à Paris. Les Tuileries ont bientôt été visitées par les deux Chambres, presque au complet, par une foule de fonctionnaires. Les grands corps de l'Etat ont exprimé à Sa Majesté les sentiments qu'ils éprouvaient, et le roi y a répondu, tout cela avec une émotion profonde des deux parts, mais sans qu'aucune des paroles qui ont été prononcées dans cette occasion ait servi à accréditer la pensée haineuse émise par des feuilles ministérielles que le crime de Lecote n'était pas isolé et que son auteur devait avoir des complices ou des inspirateurs.

Lecote a été écarté lundi dernier à la Conciergerie. La chambre des pairs est saisie ; elle s'est constituée en cour de justice pour l'instruction de ce procès criminel dont les débats ne peuvent être éloignés.

La grande discussion des crédits de la marine s'est terminée vendredi de la semaine dernière. Sans doute on a pu s'apercevoir, aux divergences des opinions qui se sont produites dans le cours des débats, qu'il reste encore bien des points obscurs à éclaircir en ce qui concerne notre organisation navale. Mais il est bon de se rappeler que c'était la première fois que la chambre s'occupait de cette belle et importante question. Quelques discussions de ce genre feront bientôt surgir les vrais principes et formeront l'opinion. Ce que cette première discussion aura surtout offert de remarquable, c'est l'unanimité de sentiments qui a éclaté en faveur de la reconnaissance de notre puissance maritime. La Chambre a adopté un amendement proposé par MM. Thiers et Janvier, qui fixe la somme des crédits au chiffre de 95 millions. Le projet de loi a été ensuite voté à l'unanimité.

En réalité, la chambre aura accordé un crédit plus considérable que celui qui était demandé par le gouvernement, car le ministre, à la suite des débats dans le sein de la commission, avait consenti à une réduction de 15 millions sur les 95 qu'il réclamait dans le projet de loi. Il faut remarquer en outre que la Chambre, en votant le crédit de 95 millions, en a fait une répartition qui donne plus de puissance à notre marine qu'à la garantie des ports et des localités. En effet, 15 millions ont été retranchés sur les dépenses des bâtiments légers, qui ne représentent aucune force sérieuse, et retranchés sur les approvisionnements qui forment une réserve pour les jours de danger.

Une grave opposition pèse désormais sur l'administration de la marine. On ne pourra plus se rejeter sur l'insuffisance des crédits. La Chambre, cette fois encore, a donné au gouvernement plus qu'il ne voulait. Si maintenant le ministre ne reconstituait pas notre marine sur un pied respectable, il faudrait alors chercher la raison de son impuissance dans d'autres causes qui ont été indiquées dans le cours de cette discussion.

Où, n'importe en soi, le vote unanime de la Chambre produira un bon effet moral. Il prouvera que la France est bien décidée à rétablir sa puissance navale et à développer sa destinée maritime. N'est-ce pas le savoir gré à la commission d'avoir, par ses velléités d'économie, provoqué la manifestation générale qui a éclaté sur tous les bancs de la Chambre, et dont les orateurs les plus éminents se sont rendus les organes. Les paroles qui ont été prononcées à la tribune de la chambre des députés retentiront en Europe et porteront l'expression du sentiment national au delà du détroit.

La Chambre a entendu ensuite des interpellations sans conclusion sur le sort que le gouvernement réservait aux maîtres de poste, dont la condition a été rendue fort dure par l'établissement des voies de fer. M. le ministre des finances, qui avait déjà plus d'une fois promis de s'occuper de cette question et d'en saisir la Chambre, a ajouté une promesse nouvelle à ses engagements précédents et négligés.

On est passé ensuite à l'examen de la proposition sur la réduction de l'impôt du sel. Son auteur, M. Demoussin, s'est entièrement rallié au système de la commission, qui propose de réduire l'impôt à 16 centimes, mais en s'appliquant également à l'industrie, qui est en affranchie depuis longtemps, et à l'agriculture, qui a été dégrévée par une ordonnance récente. La Chambre a ensuite discuté une ordonnance des projets de lois relatifs aux chemins de fer de Bordeaux à Celles, de Paris à Caen, de Paris à Rennes et de Dijon à Mulhouse. Le chemin de Gray est examiné en ce moment par une commission ; la continuation du chemin du Centre (de Châteauroux à Limoges et du Bec d'Allier à Clermont) est soumise aux délibérations d'une autre. Voilà bien des kilomètres qui sollicitent un vote. Si tous sortaient de l'urne législative et arrivaient cette année au Bulletin des lois et à la Bourse de Paris, la place pourrait bien dérailler.

RELÈVE DU PRODUIT DES IMPÔTS INDIRECTS. — D'après le tableau comparatif du revenu des impôts indirects, pendant le premier trimestre de cette année, l'augmentation est de 14,252,000 sur 1844, et de 15,390,000 sur 1845.

Comparé au premier trimestre de 1845, celui de 1846 présente une augmentation de 4,850,000 sur les droits d'enregistrement, près de 1,600,000 sur le timbre, 3,950,000 sur les droits de douane, 1,500,000 sur les sucres indigènes, 1,850,000 sur les tabacs, près de 700,000 sur la taxe des lettres, mais il y a diminution de 1,000,000 sur les sucres des

colonies, 850,000 sur les sucres étrangers, près de 1,000,000 sur les sels. L'augmentation s'est ainsi répartie : 259,000 en janvier, 8,796,000 en février, et 6,355,000 en mars.

Traité. — Le journal *Océanie française*, qui se publiait à Tahiti, a cessé de paraître. Son ex-rédacteur en chef est arrivé à Rio-Janeiro. D'où il revient en France sur la corvette la *Triomphante*. Les nouvelles qu'il a données au journal français qui se publie à Rio-Janeiro peuvent se résumer ainsi : « L'arrivée de l'amiral Seymour a été signalée par quelques difficultés que la noble attitude du gouverneur français, M. Bruat, aussi bien que les tendances généreuses de l'amiral anglais, ont promptement fait disparaître. Après quelques discussions relatives à la formalité du salut, il s'est établi dans les rapports entre le gouverneur et l'amiral une bonne harmonie que rien depuis n'a troublée.

« Un des chefs subordonnés à l'autorité de la reine Pomaré, auteur ou complice de quelques assassinats, a été fusillé après jugement. Cet exemple rigoureux a produit une vive impression, et contribuera à diminuer le nombre déjà réduit des crimes.

« La reine Pomaré est, dit-on, sur le point de quitter l'île de Raïa-Téa pour retourner à Papéïti. Elle n'a cédé, ajoutent-on, aux sollicitations qui lui ont été adressées à ce sujet, qu'avec beaucoup de répugnance et après hésitation.

« La bonne intelligence règne entre les armées françaises et anglaises, et les rapports entre les marines des deux nations sont aujourd'hui réglés à la satisfaction commune, et de manière à éviter les collisions pour l'avenir.

« L'état des relations avec les Kanaks s'améliore constamment ; leur camp auprès de Papéïti n'a plus rien d'hostile, et il s'y rend plus fréquemment que jamais des officiers auxquels les chefs témoignent beaucoup d'égards.

« Le commandant Bonnard, de la frégate *Uranie*, ayant eu l'idée d'aller rendre visite à la reine Pomaré dans son île de Raïa-Téa, invita quelques femmes du pays au voyage ; leurs pirogues y précédèrent sa frégate ; à peine arrivée, il y installa à terre sa musique, et dès lors ce ne furent plus que danses, réjouissances et fêtes qui durèrent pendant tout son séjour dans l'île. La reine Pomaré elle-même ne resta pas étrangère à la joie commune, et tout le monde sympathisa avec la gaieté des marins français. »

INDÉS ORIENTALES. — La rapidité des communications est telle aujourd'hui et la correspondance de quelques-uns de nos journaux est si bien organisée, que le *Commerce* a publié le 18 avril l'extrait suivant du *Bombay-Times* du 16 mars :

« Le calme le plus absolu a succédé à l'agitation qui a troublé l'atmosphère politique pendant ces derniers mois. Goolub Singh s'étant soumis aux conditions qui lui ont été imposées par le gouverneur général de l'Inde, le jeune Maharajah s'est rendu de son propre mouvement dans le camp de sir Henry Hardinge, pour exprimer ses regrets pour le passé, et le vif désir qu'il éprouvait de reprendre les relations amicales qui existaient autrefois avec l'Angleterre. Voici quelles étaient les conditions du gouverneur général : la reddition des Etats situés de ce côté du Sutledge et conquis par la proclamation du 15 décembre, et la réunion à la domination anglaise du territoire compris entre le Sutledge et Beas, ce qui formait en tout cent mille carrés, un million d'âmes et un demi-million sterling de revenus. L'armée de Khalsa, cause de la guerre qui vient d'avoir lieu et des désordres passés, a été licenciée, et toute l'artillerie, indépendamment des 220 canons déjà pris sur le champ de bataille, a été remise à l'armée anglaise.

« Les troupes de S. M. B. ont campé devant Lahore le 20 février, et le même jour le Maharajah a été reconduit à son palais par une garde d'honneur. — Le 22, la citadelle et une partie du palais ont été remis aux autorités anglaises. Le 26 au à-compte de 12,500,000 r. a été payé sur l'indemnité. Presque tous les chefs sikhs se sont rendus ou ont envoyé leurs soumissions, et depuis que les troupes de S. M. B. ont passé la frontière, elles n'ont éprouvée aucune résistance. Pendant quelque temps, 50,000 hommes de l'armée de Khalsa sont restés réunis ayant encore 40 canons. Mais leurs chefs les ayant abandonnés, et l'ordre ayant été donné qu'on payât la solde arriérée, on s'attendait à ce qu'ils missent bas les armes sans retard.

« L'armée du Scinde continue sa marche ; mais elle a laissé derrière elle sa grosse artillerie et ses pontons. Sir Charles Napier a quitté Balawalpore le 22 février, et n'était pas encore arrivé à Ferepore le 1^{er} mars.

« On lit dans la *Gazette de Delhi* du 4 mars : « Des nouvelles reçues de Lahore rapportent que des symptômes d'agitation sont encore tellement apparents que, malgré l'état actuel des choses, il est à craindre de voir un renouvellement d'hostilités, et cela est dans l'ordre actuel des événements. »

« On lit dans le *Journal de Madras* : « Son Excellence M. Lagrenée a quitté Madras, le 4 mars, pour se rendre par terre à Pondichéry, et a reçu à son départ un salut de 19 coups de canon. Le vapeur *l'Archimède* est parti aussi, et on pense qu'il ira attendre M. l'Evêque de France à Pondichéry. »

« Des nouvelles plus récentes encore de notre mission, datées du 16 mars, annoncent qu'après avoir séjourné à Pondichéry et avoir visité Sadras et la magnifique pazoole de Chillumbaram, elle était à la pointe de Galles, le dé de Ceylan, et se disposait à gagner l'isthme de Suez.

CHINE. — Les journaux de Hong-Kong vont jusqu'au 51 jour de l'année. Des troubles sérieux avaient éclaté à Canton depuis le commencement du mois. Le kang-choo-fo avait fait arrêter et battre cruellement un petit garçon qui avait obstrué le passage de sa chaise à porter, et l'avait ensuite enlevé chez lui. Un grand nombre de boutiques ont été fermées et les marchands ont demandé la mise en liberté de l'enfant ; sur le refus de le livrer, la populace a mis le feu à la maison et la brûlée. Keing a desistée plus tard le kang-choo-fo. La tranquillité s'est rétablie.

ERATS-UNIS. — Les nouvelles des Etats-Unis du 1^{er} du

mois nous ont apporté un message du président Folk adressé au sénat pour lui recommander le développement des forces de terre et de mer de l'Union, en considération des préparatifs de guerre que fait l'Angleterre et de la nature des relations de cette puissance. Les difficultés qui se sont élevées entre le Mexique et les Etats-Unis semblent aussi au président un motif de donner un essor vigoureux aux départements de la guerre et de la marine. Le président déclare, en terminant, qu'il n'en continuera pas moins à suivre la marche la plus propre à assurer le maintien d'une paix honorable, la seule que puissent accepter les Etats-Unis.

ESPAGNE. — Le ministère s'est enfin complété. Voilà quel était sa composition définitive : MM. Isturiz, affaires étrangères, président ; — Mon, finances ; — Pidal, intérieur ; — Diaz Caneja, justice ; — le général Sanz, guerre ; — Armero, marine.

Mais à Madrid, on s'était moins occupé du nouveau cabinet que des nouvelles des provinces où des mouvements ont éclaté. C'est en Galice que la réaction contre le gouvernement s'est le plus largement manifestée. Des soulèvements ont eu lieu à Lugo, à Santiago, à Vigo, à Pontevedra. A la Corogne, les troupes envoyées par le général Puiz-Samper pour combattre l'insurrection, se prononcèrent à la sortie même de la ville. Le général Villalonga, à peine arrivé, n'eut que le temps de s'embarquer pour se réfugier à Santander.

D'autres nouvelles vinrent ensuite annoncer le soulèvement d'Orense et des provinces de Zamora et de Léon. Des symptômes inquiétants se manifestèrent dans celles de Valladolid et de la Vieille-Castille. Les capitaines généraux de ces provinces envoyèrent à Madrid pour demander des renforts. Le mouvement avait été combiné avec les espartéristes et les radicaux réfugiés en Portugal. Tandis qu'entraînait dans la Galice par la frontière de terre, le général Leimer et le colonel Gurra débarquaient à la Corogne, et forçaient les autorités à évacuer cette ville.

Ces soulèvements ont eu lieu aux cris de : *Vive la constitution de 1857 !* — *Vive don Enrique !* — *Vive Espartero !* — *Vive la République !* — L'indignation manifestée dans tout le pays en présence de la contagion révolutionnaire s'adoucissant lentement par la cour a dû réveiller toutes les passions et les espérances des partis.

La tâche du nouveau ministère devenait difficile. Au lieu de n'agir qu'à développer les institutions et à rendre au gouvernement son allure normale, il se voyait entraîné dans une lutte qui peut déteindre ou guerre civile et qui menaçait d'être en peu de temps son crédit moral. Le péril le plus grand qui le menaçait, c'était le recours aux moyens extraordinaires que nul pouvoir en Espagne n'a le courage de répudier. Déjà il avait pris le parti d'user contre la presse de la ressource d'intimidation que lui avait léguée Narvaez. En vertu des décrets exhumés par ce dernier, le chef politique avait eu ordre d'avertir tous les journaux de Madrid qu'ils eussent à s'abstenir de publier et de commenter les nouvelles des provinces, et cela, sous peine de suspension et de suppression. Il y avait loin de là au projet qu'on avait prêté au cabinet, de rendre prochainement au jury la connaissance des délits de la presse.

Dans cette position est survenue une nouvelle crise ministérielle, la cinquième en deux mois. Cette fois c'est entre M. Isturiz et M. Mon que se sont élevées les premières difficultés. On dit que c'est à l'occasion de la nouvelle convocation des cortès et de la loi sur la presse que la division a commencé, et que M. Mon, soutenu par ses autres collègues, n'a pas pu se mettre d'accord avec M. Isturiz. Il paraît cependant que ce n'est pas là la cause principale du dissentiment. Les ministres, qui avaient déjà quelque peine à se mettre d'accord sur deux ou trois questions importantes, mais prévues, se seraient divisés d'une manière assez grave pour compromettre l'existence du cabinet, au sujet de la conduite tenue par le général Concha à l'égard des soldats et officiers qu'il a faits prisonniers dans la Galice, et qu'il a recommandés à la clémence de la reine. M. Isturiz approuve cette indulgence, que blâment hautement ses collègues. Ils auraient voulu que le général Concha fit fusiller tous les rebelles tombés en son pouvoir.

Quelques journaux avaient cru que l'enfant don Enrique était parti pour la France d'après une insinuation officieuse qui lui aurait été faite par le ministre Narvaez. Mais une pièce authentique dément cette version, c'est l'ordre de bannissement transmis à ce prince par le chef politique de Madrid, qui lui fait connaître que la volonté de la reine est qu'il se retire en France et s'abstienne de rentrer en Espagne, sous peine d'être déclaré de tous ses honneurs princiers.

Les derniers avis reçus de Galice ne contiennent rien de positif. Le général Puiz-Samper avait publié une proclamation dans laquelle il exhortait les habitants et les soldats, au nom de la vieille affection qu'ils lui portaient, à rester fidèles à la reine. Il s'était ensuite mis en marche sur Santiago ; on assurait qu'à Siquero, bourg situé à une lieue de cette ville, il avait rencontré les rebelles ; mais les résultats de cette rencontre n'étaient pas bien connus ; suivant une version, les deux troupes auraient fraternellement eu crise de *Vive la reine !* Suivant une autre, elles auraient repris leurs positions respectives après un engagement sans importance.

D'un autre côté, le général Villalonga a mis au état de siège les quatre provinces de sa capitainerie générale ; mais il a en même temps promis une amnistie à tous les soldats révoltés qui se soumettraient dans les 24 heures.

PRUSSE. — Le prince de Prusse et quatorze ministres d'Etat assistaient à la dernière conférence qui a eu lieu pour débattre sur la constitution. Six ministres et le prince de Prusse ont voté contre le projet. La question de savoir si la Prusse aura une constitution générale n'a donc été décidée qu'à la majorité d'une voix. Ce serait trop peu, assurément, dit la feuille allemande à laquelle nous empruntons ces renseignements, si la volonté du roi n'était énergiquement prononcée. On persiste à dire qu'il n'y aura qu'une seule assemblée, composée des états provinciaux et ayant seulement voix consultative. Nous inclinons à penser qu'il en sera ainsi d'abord ;

mais les prérogatives des états généraux ne tarderont pas à s'étendre. Par exemple : le roi ferait-il un emprunt de 500 millions si les états donnaient un avis négatif? De fait, en matière de crédit public, les états généraux ont une voix délibérative. La Prusse est entrée par le Zollverein dans une voie où elle ne peut désormais avancer qu'à la condition de faire pour les intérêts moraux ce qu'elle fait pour les intérêts matériels.

NÉCROLOGIE. — Un des plus braves généraux de l'armée impériale, le lieutenant général baron Meinier, vient de mourir. Il se distingua par son intrépidité sur les bords du Rhin, en Italie, en Orient, sur les côtes de l'Océan, en Autriche, en Prusse, en Pologne, en Espagne et dans les campagnes de 1815 et 1814. Après 1850 il fut chargé du commandement de la division de Nantes, lors de l'insurrection de l'Ouest. Il avait épousé la fille du célèbre peintre David.

Chronique musicale.

Le grand événement de la semaine a été le concert de madame Cinti-Damoreau. Cinq ans sont révolus depuis que madame Damoreau a quitté le théâtre, et personne ne l'y a remplacée. D'autres ont joué le *Domino noir* et l'*Ambassadrice*; et cependant, quoique ce va eu des charmants ouvrages lors de leur création, avouera certainement que l'emploi de madame Damoreau à l'Opéra-Comique est aujourd'hui un emploi vacant. Jamais artiste française n'a su aussi complètement l'art de chanter. Jamais on n'avait vu un goût si pur uni à une dextérité de larynx si merveilleuse. Madame Damoreau abordait sans crainte des difficultés devant lesquelles toute autre eût reculé, et les surmontait si complètement et d'un air si calme, que les gens du métier savaient seuls qu'elle faisait des tours de force. Ajoutez à cela un style d'une rare élégance, un naturel exquis, une finesse et une grâce incomparables. Madame Damoreau n'avait pas les qualités qui font la cantatrice tragique. Au Théâtre-Italien et à l'Opéra, elle avait par quelquefois au-dessous de certains rôles. On avait pu désirer une Mathilde plus passionnée, une Aménaïde plus ardente et plus pathétique. Elle avait trouvé à l'Opéra-Comique sa véritable place. Là, elle avait effacé le souvenir de tout ce qui l'avait précédée, et elle y a laissé des souvenirs que le renouvellement des générations pourra seul faire disparaître.

Depuis que madame Damoreau a quitté le théâtre, on n'a eu que de rares occasions de l'entendre. Elle en a passé une grande partie hors de France, en Russie d'abord, et puis en Amérique. En France même, elle a chanté dans nos villes départementales bien plus souvent qu'à Paris. En 1844, elle prit part à l'exécution solennelle de la *Création* qui eut lieu le 1^{er} novembre, et chanta l'air ou l'Haydn recouvert et décoré la création des oiseaux avec une habileté, une élégance, une grâce et une personne n'aurait pu attendre. Jamais assemblée plus inattendue n'avait applaudi avec plus d'entraînement et d'enthousiasme, et plus justement. Je n'ai osé assurer que madame Damoreau ait chanté en public une seule fois depuis cette époque.

Persone donc ne s'étonnera que son nom, imprimé en grandes lettres sur une affiche rose, ait suffi pour remplir la vaste et brillante salle du Théâtre-Italien. Elle y a chanté successivement quatre morceaux : l'air du *Serpent*, écrit pour elle par M. Aubert lorsqu'elle était à l'Opéra, l'air du *Billet de loterie* : *Non, je ne veux pas chanter*, le duo du *Maître de chapelle*, et une scène intitulée : *La débutante*. Ce dernier morceau avait été composé par son fils, circonstance qui donnait à ce concert un intérêt tout particulier. Ce n'était pas seulement une cantatrice qui venait demander à la foule ses applaudissements, c'était une mère qui produisait son fils dans la carrière la plus dangereuse et la plus ingrate où un jeune homme puisse aujourd'hui s'engager. Ce début de M. H. Cinti-Damoreau promet un compositeur agréable et distingué. Sa scène est un peu longue peut-être; mais, ses dimensions aigües, elle est bien conduite. On y a remarqué des traits heureux, et quelques phrases élégamment tournées; l'instrumentation est claire et habituellement sonore, sans être jamais bruyante, et présente quelques effets assez distingués. Madame Damoreau l'a exécuté *con amore*; si l'enfant qui parle du morceau n'était pas d'elle, on ne pouvait douter du moins qu'il n'eût travaillé à sa toilette; il était chargé d'ornements et de fioritures qui une cantatrice seule avait pu imaginer. Dire tout ce que madame Damoreau a dépensé dans cette scène de *grappes*, de *mirrands*, de *romances*, de trilles surtout, serait impossible. Et comment donner une juste idée de la perfection avec laquelle tout cela était exécuté?

Même talent, même scène et même succès dans le duo et dans les deux airs. Aussi les applaudissements n'arrêtaient pas, et l'on n'avait jamais vu tomber sur la scène une aussi courtoise avalanche de fleurs parfumées. — Qu'en aura pu faire la bénéficiaire? Il lui aura fallu un tonbeuret de louage pour emporter tout cela. Et cependant comment ne pas conserver comme un trésor ces témoignages émus de la faveur publique? qui serait capable de s'en dessaisir ne serait jadis le mériter.

Dans ce même concert on a entendu et applaudi un charmant *rendu* de Hummel, fort élégamment exécuté par mademoiselle l'Arnone, et puis M. Géraldy, et puis M. Doris, et avant M. Doris, M. Lecœur. — Qu'est-ce donc que M. Lecœur?

M. Lecœur est un jeune artiste qui est entré, dit-on, il n'y a pas très-longtemps dans une des classes de violon du Conservatoire, et qui en est sorti l'autre jour pour se faire entendre au concert de madame Damoreau à la Fontaine *avec des épis* et mis au monde par *des épis*; on peut dire de même que M. Lecœur a été *créé* et mis au monde pour jouer du violon. Il s'en acquitte avec un naturel et une aisance que vous ne sauriez imaginer. L'archet et la bulle lui sont tellement familiers, que vous pouvez l'écouter un quart d'heure étant avec une attention soutenue sans qu'il vous arrive de sin-

prendre une seule note dont la sonorité s'altère, ou dont l'intonation soit douteuse. Il fait à peu près tout ce que font les autres violonistes; il a de plus qu'eux une netteté qui jamais ne se dément, au milieu même des difficultés les plus compliquées, et un style dont la simplicité, l'élégance et le charme sont vraiment incomparables. Que vous dirai-je? Si madame Persiani eût appris à jouer du violon, elle en jouerait comme M. Lecœur. — Cela vous paraît étrange? Eh bien ne m'en croyez pas, et tâchez de l'entendre.

Deux jours auparavant, M. Ole-Bull, l'artiste danois ou norvégien, s'était aussi basé sur cette même scène du Théâtre-Italien, qui a vu tant de triomphes et tant de naufrages. M. Ole-Bull a un coup d'archet audacieux et brillant, et fait très-habilement la difficulté; mais n'en attendez pas autre chose que de la prestidivigation, ou vous vous exposeriez à de grands mécomptes. Il n'a point de style; il chante peu, et ne s'émot jamais. Il étouffe souvent, il amuse quel-ques-uns; mais la nature lui a refusé les qualités qui charment. C'est un adroit acrobate; M. Lecœur est un artiste.

Un concert de M. Ole-Bull on a exécuté la fameuse cantate composée l'an passé par M. Liszt pour l'inauguration de la statue de Beethoven. C'est M. J. Jann qui en avait traduit en vers français les paroles allemandes. Cette production a fait naître la surprise d'abord, puis l'ennui, puis un malaise nerveux qu'on ne pourrait exprimer; puis, quand l'auditoire en eût pris son parti,

Un ris bruyant, enrou, inextinguible,
De l'ogé en l'ogé à la fin circulaire,
Et se mêlant à ce long *bohaha*,
Pour rendre encor le concert plus risible,
En bas, en haut, plus d'un sifflait siffa.

Décidément il faudra que M. Liszt se résigne à n'être que le premier pianist du monde.

Passons du *plaisant au sérieux*, comme le veut Boileau. Le sérieux, c'est une messe en musique, qui a été exécutée le jour de Pâques, à Saint-Eustache, sous la direction de M. Dietsch, l'habile maître de chapelle de cette église. Un orchestre, composé d'excellents symphonistes, y accompagnait un chœur de quarante voix au moins et quelques solistes. La réunion de ces deux masses harmonieuses formait un admirable ensemble et produisait un effet dont les voutes du saint monument frémissent encore.

Ce jour-là M. Dietsch avait mis à la fois plusieurs hommes de génie à contribution. Les six morceaux de cette messe appartenaient à cinq compositeurs différents : un à Klein, musicien allemand peu connu chez nous, mais très-digne de l'être; le *Credo* et le *Sanctus*, à Hummel; le *Kyrie*, au sévère Mendelssohn; le *Gloria*, au majestueux Beethoven; *IO Solutarius*, à tendre Mozart. C'étaient d'admirables chants, je vous le jure, et de belles harmonies, à toucher les coeurs les plus insensibles, à rendre un âme dévot. M. le curé de Saint-Eustache sait bien ce qu'il fait en encourageant de son mieux ces belles manifestations musicales, et il serait fort à souhaiter que la direction des Beaux-Arts voulût bien se joindre à lui. Quatre ou cinq mille francs appliqués à cet objet chaque année rendraient nos églises plus imposantes encore et plus fréquentées; l'art et la religion y gagneraient également. — Et qui songerait à s'en plaindre?

Le même jour, M. Martin d'Angers faisait exécuter à Saint-Germain-l'Auxerrois une messe de sa composition. On ne peut être dans deux églises à la fois; mais l'*Illustration* a déjà constaté le talent de M. Martin d'Angers, et offre de parler que sa nouvelle production est pour le moins digne des précédentes.

M. et madame Blaes-Meerti ont donné un fort beau concert. J'ai déjà parlé de ces deux artistes. M. Blaes est un clarinet-iste des plus distingués, qui a une qualité de son charmante, une très-belle exécution, et qui fait les nuances presque aussi bien que Cavallini. Madame Meerti a une voix d'une grande puissance et d'une magnifique étendue; elle peut chanter à son choix, et avec une égale facilité, le *contralto* et le *soprano*. Elle a seulement besoin de perfectionner quelques notes de ce bel instrument, qui parfois se produisent d'une manière défectueuse, et de prononcer l'italien avec un accent un peu moins septentrional. On a remarqué particulièrement à ce concert deux charmantes compositions vocales de M. Rosenhan que madame Blaes-Meerti a fort bien chantées.

Le lendemain, dans cette même salle Pleyel charmante salle, en vérité! mademoiselle Mattmann faisait applaudir ce talis solide et sérieux, ce style sévère, cette exécution puissante et maîtresse qui fut élevée si rapidement à un rang distingué parmi les plus habiles professeurs de ce temps-ci.

P. S. Madame Rossi-Garcia, qui fut naguère *prima donna* à l'Opéra-Comique, et qui a passé trois années soit en Portugal, soit en Espagne, soit en Hollande, vient de débiter à l'Académie royale de musique, dans le rôle de la Juive. Elle a de très-belles qualités, elle a de grands défauts. Nous en parlerons avec plus de détails une autre fois. Mais nous nous exprimons dès aujourd'hui l'empressement de conclure que les qualités de madame Rossi l'emportent de beaucoup sur ses défauts. C'est, en somme, une acquisition excellente, et l'*Illustration* en fait son compliment à l'Opéra.

Courrier de Paris.

Permettez-nous de commencer aujourd'hui notre inventaire hebdomadaire des distractions parisiennes, par ces mots célèbres et si souvent répétés de madame de Sévigné : « Je vous suis votre événement le plus grand, le plus petit, le plus merveilleux, le plus simple, etc., etc. » et, ajoutons-nous, le plus étourdissant, assurément, c'est le steeple-chase, qui a eu lieu dimanche à la Croix-de-Berny. Vous n'ignorez plus avec quelle impatience cette grande fête équestre était généralement attendue, et de quelles infirmités l'annonce de son

programme avait été saluée des deux côtés de la Manche, car pour cette solennité hippique, la France et l'Angleterre s'étaient partagés les rôles. La France a fourni le turf, et l'Angleterre, les chevaux et les jockeys. Aussi, malgré vent et mer, malgré la température qui s'était faite britannique pour la circonstance, le beau monde anglo-français de la capitale s'est longuement porté à la Croix-de-Berny. C'était sur toute la route un long pélerinage de calèches, coupés, deryhs, tandems, tilburys et autres élégants véhicules; tous nos cavaliers et gentlemen s'étaient croisés pour cette expédition chevaleresque. Il y avait un parfum de sport à quatre lieues à la ronde, et jamais on n'avait tant parlé anglais *extra-muros*. Sans aucun plaisir nous a dit que pendant toute la journée de dimanche Paris avait eu une fièvre de cheval.

Vous n'ignorez plus que la lice s'ouvrait dans la vallée de la Bièvre, sur une étendue de quatre milles. Son tracé avait été judicieusement choisi pour faire briller le courage, la force et l'adresse des champions. C'était une succession vraiment formidable de haies vives, de barrières et de clôtures à franchir, il fallait passer et repasser la rivière fort grosse par ses averses prairies. On avait multiplié les obstacles sous les pas des cavaliers et des chevaux; rien enfin n'avait été négligé pour rendre ce casse-cou aussi intéressant qu'il était possible *inhumainement*, mais il est un dieu pour les ridders, personne n'a été tué.

Dans l'origine, quarante-deux chevaux avaient été engagés, douze seulement ont couru. Nous vous dirions leurs noms, si vous ne les savez par cœur; mentionnons du moins les vainqueurs: *Culverthorpe* et *Tommy Little*, arrivés presque tête à tête, le premier, dirigé par le capitaine Peel, l'autre, par son propriétaire, M. Yavers, intrépide vieillard de soixante-douze ans. Si M. Yavers n'a pas partagé l'*Handicap* avec son heureux rival, il a emporté sa haute part de gloire et de bravoure. Il y en a eu du reste pour les vaincus, et c'était justice. A demi guère vu de représentation, nous disait à ce sujet un sportsman émérite, où il y a eu plus de chutes et plus de triomphes. Les chevaux tombaient, mais ils sont arrivés au but, à très-peu de distance les uns des autres, à l'exception du seul *Cottonian*, qui, au premier *fence*, lança l'écurier qui le montait par-dessus sa tête, et se déroba au second. L'*Handicap* se montait à 50,000 francs, et l'on évaluait à un million la somme des paris engagés.

Dans la foule brillante des assistants, on se montrait avec orgueil la fleur des gentlemen-ridders français, M. de Vaublanc, M. de Normandie, M. Allouard, M. de la Moskowa et principalement M. le duc de Nemours, impatient peut-être de sa grande qui *lottaient au rivage*. Dans l'intérêt de l'honneur national qui, cette fois, avait déclenché la lutte, il faut rappeler qu'en Angleterre, il y a quelques années, M. le duc de Nemours remporta le prix d'un steeple-chase où figurait M. Peel, le vainqueur de cette dernière journée. Le prince s'étant démis l'épaulé dans une autre course, la sollicitude royale, justement éveillée, imposa son veto.

Après les illustrations du sport, on peut citer des aspirants qui s'efforcent de marcher sur leurs traces, et qui donnaient aussi leur fête presque au même instant sous la direction et les auspices d'un maître renommé, M. Leblanc. On nous assure que ces exercices des élèves de l'habile écurier ont en la carrière de grandes traditions et des nobles usages, avait mêlé dans son programme les jeux du cartérou et aux exercices du cirque. Dans son hippodrome délimité au gaz, on a couru la bague, pointé le javalot, mané la lance; cette fête hippique, cet héroïsme en miniature ces jeux hardis et variés d'un art ingénieux ont été fort goûtés des spectateurs; mais pourquoi la modestie de M. Leblanc sentelle-elle réduire les regards d'une nombreuse assistance? A sa fête il y avait fort peu d'appelés et encore moins d'élus.

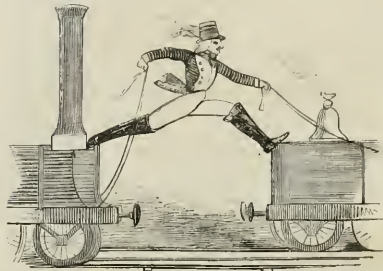
En présence de tous ces spectacles et à l'aspect de ces résultats inattendus concernant l'éducation et l'amélioration de la race chevaline, on n'en tremble que plus pour son avenir. Lorsque M. de Buffon écrivait : « La plus belle conquête de l'homme, c'est le cheval, » l'illustre naturaliste en marchant était loin de prévoir la vapeur et le démenti que la découverte de Papin et de Watt allait donner à son axiome. Il est facile de prévoir que dans cinquante ans, s'il y a encore des chevaux quelque part, ce sera au Jardin du Roi, à titre d'échantillon et de curiosité; la vapeur les aura distancés, et causera leur suppression définitive. Les locomotives encombreront les écuries, le coke garnira les râteliers. Toutes les lignes de chemins de fer seront des turfs. Voilà le terrain sur lequel s'accroupiront alors les steeple-chases et autres casse-cou équestres; on y courra plus vite, on y sautera mieux encore, mais plus de fossés ni de rivières à franchir. Le viaduc espérante à la locomotive des tours de force et des exercices de voltige tour hardis. Dans ces cavalcades de locomotives on en verra courir de toutes les dimensions et de tous les rangs; il y aura sans doute pour elles des prix gradués, comme pour les poulains, les hongres et autres coursiers d'Ipson et du Champ-de-Mars.

Mais de toutes ces mélamorphoses la plus curieuse doit être celle du cirque François. Il faut avouer que la physionomie de ses exercices aura bien changé. Ses cerclois feront le grand saut à la mode du poulain et point, et ses écuriers exécuteront le res du chate dans l'attitude que notre dessin représente. MM. François ou leurs fils et successeurs sortiront alors de leurs grandes halles et débarrasseront le bouel pour s'arrêter de la pelle à feu, seul instrument qui entretenir la flamme nécessaire à cet autre cheval du diable, et à ses sauts vraiment périlleux... pour les spectateurs.

C'est à peine si le printemps daigne nous sourire, et voilà que de tous les côtés on nous impose les plaisirs du plein vent. Depuis quinze jours Paris semble exclusivement livré aux bêtes; on dresse des cirques, on fait courir des chevaux, on couronne des brats, les premières courses du Champ-de-Mars sont annoncées pour dimanche et l'hippodrome ouvre demain.

Cependant les étrangers commencent à affluer dans la ca-

pitale, il en arrive journellement des quatre points cardinaux. Les Champs-Élysées se peuplent d'Anglais; de petites tribus d'Égyptiens et d'Arabes circulent sur les boulevards; il y a des colonies allemandes au pays latin. Tout présage à Paris une saison d'été brillante. Nous pourrions vous donner quel-



Le Cirque dans cinquante ans.

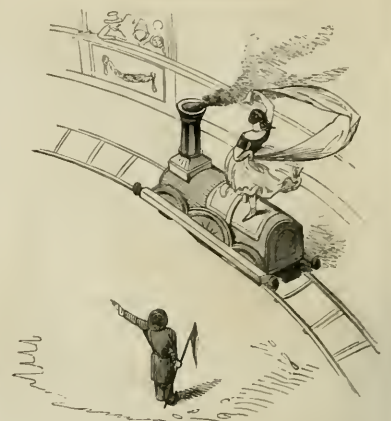
ques détails sur les hôtis illustres que la capitale voit déjà ou verra bientôt dans son sein, mais ceci rentre dans le cadre de la grande chronique, et pour aujourd'hui, nous n'écrivons que la petite; exilée des salons, son refuge naturel c'est le foyer des théâtres, et, à son déclin, le Palais; elle y siège en bonnet carré et en robe noire, et alors l'indiscrétion est pour elle plus qu'une ressource, c'est un devoir. Sous ce rapport, l'avocat est plus heureux que le notaire ou le médecin; pour ces dépositaires jurés de la confiance privée, pour ces Arcas de la tragédie bourgeoise et des comédies mondaines, le silence est de rigueur. Mais à un avocat, on ne lui fait de confidences que pour qu'il les divulgue; la confiance est entre ses mains une arme de guerre qu'il doit utiliser dans l'intérêt de son client; ce serait d'ailleurs trop de cruauté que d'exiger le secret d'un homme dont la profession est de parler.

Voilà bien des paroles perdues et vides à propos... de quoi et de qui? de mademoiselle Plessis. L'histoire déjà ancienne et à peu près oubliée de la belle transfige, cette histoire, disons-nous, reprise en première instance au point de vue de messieurs les sociétaires, s'est empreinte, en passant par la bouche d'un spirituel avocat, d'un intérêt tout nouveau. C'est une page piquante à ajouter au volume déjà fort enflé de nos mœurs administratives. On croyait messieurs les sociétaires beaucoup plus les maîtres au logis qu'ils ne le sont en réalité. Admissions, réceptions, taux des appointements, congés, cela les regarde beaucoup moins qu'on ne se l'imagine, ou pour parler net, cela ne les regarde pas du tout, ils en attendent l'exemple Plessis.

Engagée en 1856 aux appointements de 5,000 fr., sans compter les feux, mademoiselle Plessis vit tout à coup ces appointements tripler. Puis les arrêtés ministériels se succèdent en sa faveur. Elle devient pensionnaire par ordre, prend des congés, voyage, passe le détroit, toujours par ordre. Si la Comédie réclame contre ces promenades trop prolongées ou trop fréquentes et invoque le règlement, M. Duchâtel s'empresse d'écrire à M. le commissaire royal : « Il faut autoriser le caissier du théâtre à ne pas opérer de retenue pour le congé que j'accorde à mademoiselle Plessis. » L'autorité se fait prodigue et zélante pour la belle comédienne, l'autorité a pour Célimène les yeux et la faiblesse d'Alceste... jusqu'à la brouille, c'est-à-dire jusqu'au départ pour la Russie. Les subventions, gratifications, indemnités de costumes, M. Duchâtel accorde tout, sauf la permission de se marier, à ce qu'il paraît.

En fin de compte, la Comédie-Française continue et continuera de plus belle à réclamer de la transfige deux cent mille francs. Jurez du dommage d'après la somme. Cependant mademoiselle Plessis n'est pas précisément ce qu'on a de plus cher, et nous regardons son taux d'évaluation comme fort exagéré. La Comédie se montre ordinairement plus débonnaire pour les ingrats qui l'abandonnent, mais on dit qu'en cette circonstance elle veut faire un exemple qui inspire un salutaire effet à certaine Danaë que l'or d'un Jupiter voudrait lui ravir encore.

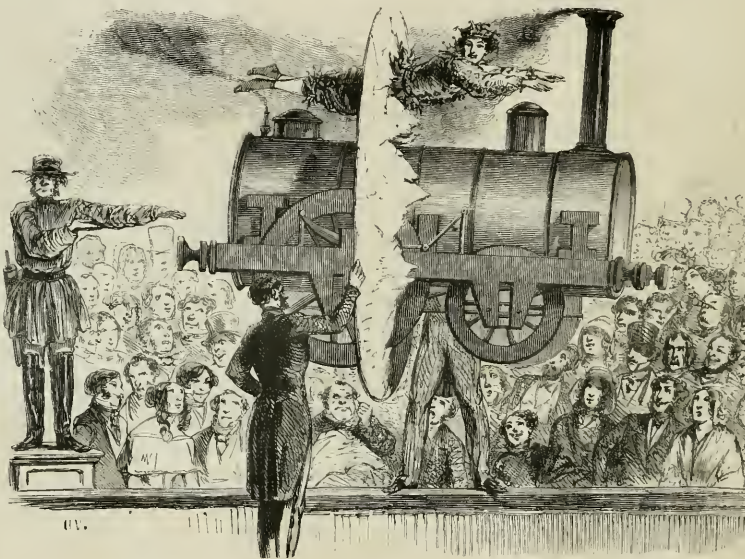
Depuis quelque temps on rencontre, dans les promenades publiques, et principalement au Palais-Royal, une foule de personnages que l'on n'y voit guère qu'à cette époque de l'année. Rois déchus, princes réformés, héros mis à la retraite, maîtres qui n'ont plus de valets, et valets sans maîtres, amoureux qui ont perdu toute leur flamme et aussi tout leur esprit resté dans le trou du souffleur avec leurs répli-



(Le Cirque dans cinquante ans.)

l'asphalte de Paris, sont en quête d'un engagement qui leur rende le pain quotidien, et aussi leur éclat, leur beauté, leur grâce, leur esprit, toutes ces belles choses si brillantes que les comédiens ne retrouvent guère qu'à la clarté du gaz et en vue de la rampe.

Il s'est passé d'étranges choses en Angleterre; il s'y confectionne des mécaniques singulières, il y meurt des personnages bien excentriques. La vie et la mort, telles qu'on les entend et qu'on les pratique chez nos voisins d'outre-mer, mériteraient de captiver l'attention du monde, si l'expérience ne lui avait appris à se défier par-ci par-là de la verve d'invention qui distingue ses novellistes; l'autre jour, c'était une église en fer que l'on expédiait à la Jamaïque, comme un ballot; avant-hier il s'agissait d'un joueur de billard que les gentlemen de West-End ont enlevé à la France et dont ils payent les carambolages un prix fou; aujourd'hui, il s'agit d'un individu qui s'est tué à force de privations, et dans la paillasse duquel on a découvert des tonnes d'or, des liasses de billets de banque et une infinité d'actions industrielles et de titres au porteur. Cet individu, Juif d'origine et avare de profession, était orné de toutes les vertus qui distinguent l'avare, il poussait surtout l'abstinence au point de se passer de toute espèce de nourriture. Au moyen de frictions d'huile d'olive dont il saturait son corps,



(Le Cirque dans cinquante ans.)

ques; tous les Melchior Zapata de la province auxquels la quinzaine de Pâques a fait ces loisirs, et qu'elle jette sur

il avait trouvé le moyen de vivre sans manger. Plante et Moïse n'avaient point songé à ce traité-là.

Souvenirs du Steeple-Chase de la Croix-de-Berny, — par Cham.



(L'arbre du bien et du mal, mature à réflexions.)



(Aspect du boulevard de Gand pendant le steeple-chase.)



(Une chambre au Bonf couronné. « Monsieur, tous nos lits sont complets; il n'y a plus que celui-ci dans lequel vous trouverez une place. »)



(Une mauvaise organisation pour monter à cheval.)



(Une excellente organisation pour monter à cheval.)

Souvenirs du Steeple-Chase de la Croix-de-Berny, — par Cham.



(Un cheval qui a peu de chances.)



(Un cheval qui a trop de chances.)



(La course commence à se simplifier.)



(Incidents ordinaires de la traversée d'un pré.)



(Idem d'un taillis.)



(Idem d'une rivière.)



(Incident de franchir une muraille garnie de verres de bouteilles.)



Un obstacle non prévu.



(Physionomies de spectateurs.)



(Le cavalier et le cheval qui ont eu le bonheur de pigner.)



Un mois après. — Un bon nête bûcheron, pêchant dans la bièvre, en retire un cavalier tout mouste.)

L'hiver de 1845 à 1846 et son influence sur la végétation.

Pour les météorologistes européens, l'hiver se compose des trois mois de l'année dont la température moyenne est la plus basse : ce sont les mois de décembre, janvier et février. Celui de 1845 à 1846 a été d'une douceur extraordinaire qui a frappé les esprits les moins attentifs aux vicissitudes de l'atmosphère. Comme toujours, l'exagération n'avait rien vu de semblable. Soumettons ces assertions au contrôle de l'expérience résumée en chiffres et par conséquent indépendante des influences sans nombre qui faussent les jugements humains.

La température moyenne générale de l'hiver, déduite des quarante dernières années, a été, à Paris, de 5,22. La moyenne de l'hiver dernier s'est élevée à 5,80; elle est donc supérieure de 0,58 à la moyenne générale. Cette différence est considérable et place immédiatement la saison qui vient de s'écouler dans la catégorie des hivers exceptionnellement doux, puisque les thermomètres ont été, en moyenne, une fois plus haut qu'à l'habitude. Mais est-ce à dire pour cela que, de mémoire d'homme, on n'ait eu d'hiver aussi chaud ? en aucune façon. Le tableau suivant en fournit la preuve; il présente la température moyenne des hivers depuis 1807 jusqu'à 1846 (1).

TEMPÉRATURES MOYENNES DES HIVERS DEPUIS QUARANTE ANS.

1807	5,64	1827	4,57
1808	2,10	1828	6,00
1809	4,92	1829	5,07
1810	2,01	1850	- 1,60
1811	5,99	1851	5,60
1812	4,10	1852	5,47
1815	1,40	1855	5,70
1814	0,94	1854	6,50
1815	4,26	1853	4,55
1816	2,32	1856	1,85
1817	5,21	1857	5,84
1818	5,31	1858	1,47
1819	4,15	1859	5,25
1820	4,88	1860	4,16
1821	2,91	1841	0,65
1822	3,99	1842	2,79
1825	1,44	1845	4,01
1824	4,44	1844	5,50
1825	4,95	1843	0,40
1826	5,72	1846	5,80

Un rapide coup d'œil jeté sur ce tableau nous montre que depuis quarante ans les hivers de 1854, 1828 et 1822 ont été plus chauds que celui de 1846; ceux de 1817 et 1807 ont été presque aussi chauds.

Mais la température moyenne n'est pas le seul élément qu'il faut considérer si l'on veut se faire une juste idée de la constitution météorologique d'une saison. Une même moyenne correspond indifféremment à une saison sans chûtes notables et sans froids intenses ou bien à une autre où des chûtes très-fortes sont compensées par des froids très-vifs. Il faut donc examiner les extrêmes de température. Mais si l'on se bornait, comme on le fait souvent, à enregistrer le point le plus haut et le degré le plus bas que le thermomètre ait atteint, on satisfierait la curiosité, mais l'on ne fournirait pas à l'agriculteur, au médecin, à l'ingénieur une donnée essentielle pour les guider dans leurs recherches. En effet, il leur importe assez peu de savoir que le 20 janvier 1842 le thermomètre est descendu à -19°, 0, tandis qu'il s'est élevé à 57°, 2 le 18 août de la même année. Ces chiffres nous indiquent que pour le climatologiste. Ce qu'il faut considérer avant tout, c'est la moyenne de maxima et celle de minima de chaque mois. Ces moyennes sont la véritable expression de la chaleur et du froid et elles feront apprécier exactement l'influence de la température sur la santé de l'homme et des animaux, la germination, la floraison et la fructification des végétaux, la détérioration des routes et des édifices, le régime des eaux dans les rivières et dans les canaux. Aussi les résumés météorologiques de l'Observatoire de Paris, auxquels nous empruntons ces nombres, donnent-ils toujours la moyenne de maxima et de minima pour chaque période de l'année.

Examinons d'abord le maximum moyen ou la moyenne des plus hautes températures de chaque jour de l'hiver depuis 40 ans. Il est de 5,45. En 1846, il s'est élevé à 8,25, beaucoup plus haut par conséquent qu'en moyenne. Toutefois, en 1854, ce maximum moyen a été de 8,66; en 1828, de 8,50, en 1822, de 8,45; ainsi les trois années dans lesquelles la température moyenne a été plus élevée qu'en 1846 ont eu aussi des chaleurs plus fortes. Ce résultat probable a priori n'était cependant pas nécessaire; car l'excès de la moyenne de ces trois années sur celle de 1846 avait pu dépendre uniquement de ce que le thermomètre était descendu moins bas que l'hiver dernier. En résumé, sous le point de vue des chaleurs, cet hiver occupe le troisième rang depuis 1807 comme sous celui de la température moyenne. Dans les hivers les moins chauds que nous ayons eus depuis quarante ans, ce maximum moyen s'est abaissé à 2,95 en 1814; 2,75 en 1845; et 0,85 en 1850; dans tous les autres il a été supérieur à 5,0.

Considérons maintenant les froids moyens ou la moyenne des températures les plus basses de chaque jour de l'hiver. Depuis 40 ans ce froid moyen ou la moyenne des minima a été de 0,95 au-dessus de zéro. En 1846 il s'est élevé à 2,70. Ces chiffres nous montrent déjà que la haute température de 1846 tient à la fois à ce que le thermomètre est monté plus

haut et est descendu moins bas qu'à l'ordinaire. Si maintenant nous étudions le froid moyen de chaque année en particulier depuis 1808 jusqu'à 1846, nous trouvons encore qu'il a été moins intense dans les mêmes années 1854, 1828 et 1822 que nous avons déjà citées. Dans le plus chaud d'entre elles, qui est 1854, le minimum moyen a été de 5,95. Comme terme de comparaison avec quelques extrêmes d'abaissement, je notai les hivers de 1814, 1845, 1841, 1858 et 1850, ou le minimum moyen s'est abaissé à : - 1°, 50; - 1°, 50; - 1°, 95; - 2°, 47 et - 4°, 06. Dans deux hivers, ceux de 1858 et 1841, la température moyenne a été abaissée plutôt par les froids intenses qui ont régné que par l'absence de chaleur; puisque les maxima moyens n'étaient pas fort éloignés de la moyenne générale des plus hautes températures, tandis que les minima moyens étaient fort au-dessous de la moyenne générale des plus basses températures calculées d'après quarante années d'observation.

Les effets du froid étant fort différents s'il est intense mais de peu de durée, ou s'il persiste pendant quelque temps, nous devons avoir égard au nombre de jours pendant lesquels le thermomètre est descendu au-dessous de zéro, ou en d'autres termes, aux jours de gelée. En moyenne, ce nombre de jours est de 56 pour les mois de décembre, janvier et février réunis. L'hiver dernier il ne s'est élevé qu'à 24. Le petit tableau suivant montre qu'il a été encore moindre dans un certain nombre d'années indiquées ci-après.

ANNÉES REMARQUABLES PAR LE PETIT NOMBRE DES JOURS DE GELÉE EN HIVER.

1807	20	1824	20
1809	18	1825	20
1813	25	1828	17
1817	14	1851	22
1822	8	1854	16

Le tableau suivant fait voir, d'un autre côté, que les gelées sont souvent très-continues sous le climat de Paris, et prouve qu'un hiver où il ne gèle que 24 jours est un hiver relativement très-doux :

ANNÉES REMARQUABLES PAR LE GRAND NOMBRE DE JOURS DE GELÉE EN HIVER.

1808	49	1850	65
1812	47	1856	46
1820	45	1859	42
1821	47	1840	41
1825	46	1841	58
1827	45	1842	41
1829	44	1845	57

Nous avons déjà montré que la connaissance des points extrêmes indiqués par le mercure du thermomètre n'avait qu'un intérêt secondaire. L'horticulteur seul doit s'en occuper. En effet, tous les arbres de nos climats résistent aux températures les plus basses que le thermomètre atteint ordinairement; car les noyers, les châtaigniers, la vigne, les mûriers, les liguiers et les oliviers, qui souffrent dans les grands hivers, ne peuvent pas être considérés comme des arbres indigènes. Mais dans les jardins, on cultive beaucoup de végétaux exotiques ou pleine terre, qui sont atteints par les grands froids, quelque courte que soit leur durée. Cette année, tous, même l'orange, eussent supporté l'hiver de Paris, car le thermomètre n'est descendu qu'une fois à -6°, 0 dans la nuit du 6 janvier, et à -5°, 7 dans celle du 11 février. La plus forte chaleur a eu lieu le 28 février; ce jour-là, le thermomètre s'est élevé à 18°, 1.

La quantité de pluie est un élément si variable, qu'on ne saurait raisonner sur des moyennes déduites de quarante années seulement. Toutefois, on peut affirmer qu'elle a été considérable en 1846, car il est tombé sur la terrasse de l'Observatoire, pendant trois mois, 145 millimètres de pluie. En moyenne, cette quantité a été depuis 1807 de 101 millimètres. On comprend, du reste, qu'il y ait une relation assez intime entre la température et les quantités de pluie; car par les grands froids, celle-ci est remplacée par de la neige; d'ail leurs, en hiver, les fortes aurores sont rares, et ces quantités d'eau notables sont le produit de pluies continues.

Un hiver exceptionnellement doux comme le dernier a dû nécessairement avoir une grande influence sur le réveil de la végétation. Aussi, tout le monde a été frappé de la floraison et de la floraison prématurée d'un grand nombre de végétaux dans l'intérieur de Paris, où, grâce aux abris formés par les édifices, les arbres bourgeonnent plus tôt qu'en campagne. Ainsi, dès le 18 février, le *Lycium europæum*, les saules pleureurs et les rosiers des quatre saisons, avaient des feuilles bien développées. L'ellébore fétide, le narcissis jaune, plusieurs espèces de safran et le *Kerria japonica* commencent à entreouvrir leurs fleurs. Le 25 du même mois, l'orme était en fruits, l'amandier et l'abricotier, en fleur. Le 28 février, le cèdre maronnier des Tuileries, qui ordinairement n'entre en végétation que vers le 20 mars avant tous les arbres du jardin, portait déjà à ses branches inférieures un grand nombre de bourgeons complètement épanouis, dont les petites feuilles avaient au moins cinq centimètres de long, ceux des branches supérieures paraissaient moins avancés. Dans le jardin, la papaverette, la corbeille d'or (*Alyssum saxatile*), la violette, la saxifrage de Sibérie (*S. crassifolia*), la giroflée et l'*Arabis* des Alpes étaient généralement fleuris. Au jardin des plantes, je notai 11 plantes en fleur, voici les plus généralement connues. C'était le néflier du Japon, le *Magnolia yulan*, l'ajonc (*Ilex Europæica*), le narcissis faux narcissis, quatre espèces de *Crocus*, la petite bourrache (*Cynoglossum ophthalmod*), la petite pervenche, la primevère villosa, la primevère printanière, *Mahonia aquifolium*, l'hépatique, l'ellébore fétide, la ficelle, le daphné bois gentil (passé), quatre espèces de prunier, le peuplier du lac Ontario, un grand nombre de saules, d'aunes, d'*Andromeda*, de véroniques, Fil, le rhododendron de la Daumrie, trois espèces d'*Andromeda*, le cor-

moulier qui fleurissait depuis le 13 février, la pensée et la soldanelle des Alpes.

Cet hiver si tède et si doux, suivi d'une végétation précoce doit nous rendre très-réservés dans nos jugements sur les changements climatiques d'un pays, et moins enclins à nous étonner des récits que nous trouvons dans les chroniqueurs. Amis du merveilleux, ils enregistraient les années extraordinaires, et passaient sous silence celles qui ne présentaient rien d'anormal. De là les conclusions erronées de quelques érudits, qui ont cru voir dans ces récits souvent exagérés les preuves d'un changement dans le climat de la France : ils inclinent à croire et en cela ils sont d'accord avec la majorité des gens du monde, qu'il se détériore chaque année, ou plutôt, les premiers, qu'ils ne raisonnent que sur des cas exceptionnels, les seconds, qu'à l'âge auquel les reporters nous souvenirs les plus éloignés, les hivers sont toujours doux, parce que le sang est chaud, et que des passions pectiques et généreuses activent son cours et le poussent énergiquement dans toutes les parties du corps.

GR. M.

Observations météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

1846. — MARS.

Jours du mois.	Température extrêmes de la journée.		Température moyenne calculée.	Etat du ciel		
	Minimum.	Maximum.		à midi.	à midi.	
	Hauteur de la température réduite à la pression de 760 mm.					
1	754,37	4000	4500	424	Nuageux.	S.
2	760,10	5,5	44,1	9,6	Brouillard.	S. O.
3	760,74	6,5	44,0	10,0	Beau, quelques nuages.	O. S. O.
4	747,96	6,5	46,0	41,0	Eclaircies.	S.
5	750,34	7,5	44,6	9,5	Eclaircies, pluie.	S. O.
6	755,34	5,0	41,8	8,2	Nuageux.	N. O.
7	752,06	1,0	41,4	5,7	Très-nuageux.	S. O.
8	756,94	2,8	44,0	6,7	Nuageux.	N. O.
9	764,94	5,0	40,2	6,4	Nuageux.	N. N. E.
10	767,61	4,8	44,0	6,2	Nuageux.	N. N. O.
11	769,49	4,1	41,5	6,0	Beau, quelques vapeurs.	N. E.
12	754,50	5,5	40,0	6,5	Couvert.	O. S. O.
13	769,56	1,8	44,6	7,9	Beau.	N. O. O.
14	763,75	5,5	42,3	8,6	Couvert.	O.
15	760,72	8,1	45,0	8,0	Couvert.	O. S. O.
16	752,75	5,5	44,8	10,0	Beau.	S. O. fort.
17	745,41	5,5	44,0	8,0	Nuageux.	S. E.
18	745,92	2,0	7,5	4,7	Eclaircies.	S. E.
19	750,76	6,2	5,0	7,0	Couvert, éclaircies.	O. S. O.
20	748,25	2,8	5,6	4,4	Couvert, éclaircies.	O.
21	750,99	0,0	6,3	5,1	Nuageux.	S. O.
22	745,54	4,8	42,8	8,6	Couvert.	O. S. O.
23	745,00	4,8	43,0	8,2	Nuageux.	S. O.
24	745,65	5,0	40,8	6,2	Couvert.	O. S. O.
25	747,28	5,9	42,0	7,8	Très-nuageux.	S. O.
26	749,65	5,9	44,5	7,5	Couvert, pluie.	O. S. O.
27	745,45	5,0	41,9	7,5	Couvert.	N. O.
28	744,10	5,5	40,6	7,0	Couvert, pluie.	O. S. O.
29	753,56	4,4	9,4	6,5	Nuageux.	N. E.
30	750,55	4,8	9,8	5,4	Beau.	N. E.
31	750,58	4,0	15,6	8,6	Couvert.	S. O.
Moyenne	754,72	4,0	44,4	7,5	Pluie dans la cour, 5 cent. 527 Pluie sur la terrasse, 4 cent. 715	

Stabat mater.

PERGOLÈSE ET ROSSINI.

Avant l'apparition du *Stabat mater* de Rossini, celui de Pergolèse avait sur tous les *Stabat* connus une supériorité non contestée. En effet, cette œuvre est remarquable par le caractère de tristesse religieuse dont elle est empreinte, et Pergolèse la composa dans des circonstances qu'il n'est peut-être pas inopportun de rappeler.

En l'an 1756, Pergolèse, voyageant en Italie, vint à Naples. Ce jour-là tout le peuple des lazaroni encombrait les rues et les places publiques pour assister à l'exécution d'un fameux bandit récemment saisi par la police napolitaine. Le compositeur avait eu l'idée d'aller à cet horrible spectacle, mais quand il arriva sur le lieu du supplice, le patient venait de succomber et de satisfaire à la justice des hommes.

Tandis que la foule s'écoulait lentement et dans un morne silence, Pergolèse s'approcha du gibet auquel était suspendu le corps inanimé. Au pied de ce fatal instrument était prostrée une jeune femme, belle au milieu des larmes qui mondaient son visage, des sanglots qui étouffaient sa voix, belle au milieu du désordre qui régnait dans ses vêtements et dans ses cheveux éparés.

Il y avait, dans l'attitude de cette femme, une telle expression de douleur, et dans les accents de sa voix quelque chose de si plaintif et de si déchirant, que Pergolèse demeura longtemps muet et immobile de stupeur.

« Quelle est cette femme ? demanda-t-il enfin à ceux qui l'environnaient. — La pauvre Marthe, lui dit-on, et ce cadavre est celui de son mari, le bandit Stenio, à qui Dieu fasse miséricorde ! »

Après ce court échange de paroles, Pergolèse était rentré dans sa triste contemplation ; bientôt il vit le gibet entouré de soldats napolitains, Marthe chercha à les en éloigner par ses cris et ses prières, sans que l'on s'occupât de son malheur, embrassant, dans une étreinte convulsive, les restes

rait, avec une grande vérité. Que l'on vante ce mérite, à la bonne heure; mais je conçois moins qu'on cite ce portrait comme un monument du talent de M. Scheffer, dans lequel « il s'est plié à l'étude la plus serrée du modèle, et a cherché la candeur allemande du trait et du détail. » M. Scheffer a d'assez éminentes qualités, pour que l'enthousiasme n'aille pas lui fabriquer des titres imaginaires. C'est parce que nous professons nous-mêmes une grande admiration pour ce talent si sympathique, que nous le voyons avec peine s'engager dans cette nouvelle manière sèche, pauvre, exténuée, qui caractérise le portrait de M. de Lamour et les *Saintes Femmes*, manière qui ne peut avoir pour résultat final que la négation de la peinture. A quoi bon le pinceau, en effet, pour indiquer des ombres creuses? L'estompe suffirait. Il faut évidemment accepter les artistes avec leurs dons naturels. Ce serait un enfantillage d'exiger de M. Ingres une riche palette, ou de M. Delacroix un trait pur et serré; tel vous satisfera par la richesse du contour et la puissance du modelé; tel autre par le mouvement et le coloris seulement. Mais le dessin d'un côté, la couleur de l'autre, c'est presque toute la peinture. Il y a là, de part et d'autre, quelque chose de fondamental qui soutient l'œuvre en dépit de ce qui lui manque. M. Scheffer occupe une position intermédiaire entre ces conditions; il n'est ni dessinateur, ni coloriste, et cependant, par une singularité unique, il est arrivé à être un artiste éminent, original, et il gardera, dans l'histoire de la peinture, une place élevée, quand bien des talents plus vigoureux que le sien auront perdu leur renom. C'est qu'il a reçu de la nature un don précieux, qui ne s'est manifesté que très-rarement chez certains peintres, et encore d'une manière accidentelle, tandis



(Salon de 1846. — L'enfant charitable, tableau par M. Ary Scheffer.)

que chez M. Scheffer, c'est une qualité permanente: ce don est celui de l'expression, non l'expression passagère d'impressions, telles que l'étonnement, la peur, le désir, la joie, qui constituent ce canon physiognomonique fixé par Charles Lebrun, et qui s'apprend dans l'atelier; mais l'expression intellectuelle qui traduit les dispositions affectives de l'âme, qui révèle le secret de ses intimes douleurs et rend sensibles les plus vagues aspirations de la pensée et de la rêverie. A ce titre, M. Scheffer est un artiste tout à fait à part; on serait fort embarrassé de trouver à qui le comparer. C'est le peintre de la mélancolie, comme Lamartine en est le poète. Seulement, il n'a pas, comme l'auteur des *Méditations*, le sentiment de la nature; il ignore le soleil, le ciel, l'air, les fleurs, la vie qui circule et s'épanouit. Il ne prend pas ses sujets au vif des choses; il a besoin qu'un intermédiaire se place entre la nature et lui. C'est au poème, au roman, à la ballade, qu'il emprunte ses personnages, et comme il n'a pas le don de la plasticité, ces images, au lieu de se raviver, pâlisent dans ses mains; mais il leur communique ce reflet de mystérieuse tristesse et d'ineffable douceur, qui est toute la magie de sa peinture. On ne s'inquiète, devant ses tableaux, ni de la forme, ni du relief, ni du coloris; on est tout entier à l'expression qui captive. Le spectateur devient ici le complice de l'artiste, naturellement disposé à sacrifier les conditions matérielles de l'exécution à l'idée. Cependant il y a une limite à cette condescendance d'une part, et à ces sacrifices de l'autre. A mon avis, cette limite est dépassée par le peintre dans quelques-uns des tableaux exposés cette année, et s'il continuait à s'aventurer dans cette voie, il n'entraînerait plus avec lui le public dans le monde de ses rêves. Peut-être doit-



(Salon de 1846. — Souvenirs de Rhodes, tableau par M. Jules Noël.)

il aussi se délier de certaines habitudes de dessin, contractées sans doute sous l'inspiration de premiers succès, mais qui contribuent à la monotonie. Les profils des têtes, l'inclinaison

de la ligne des yeux, l'élevation de l'iris au-dessus du bord de la paupière inférieure, se retrouvent d'une manière trop égale dans la plupart de ses figures.

Goëthe est le poète favori de M. Scheffer. Il semble s'être proposé de reproduire successivement par le pinceau tout le poème fantastique de Faust. C'est toujours une chose regret-

table que cette inféodation d'une intelligence à une autre : elle paralyse nécessairement les forces vives et individuelles. Ici, elle est une cause de plus de monotonie pour un talent un peu uniforme de sa nature et qui se comptait déjà dans un cercle restreint de sujets analogues. En 1859, M. Scheffer exposait Faust rencontrant Marguerite au sortir de l'église. Cette année, il nous livre deux pages nouvelles du poème : la scène dans le jardin de Marthe et celle du sabbat, deux scènes parfaitement choisies et éminemment pittoresques. Dans la première, on est à l'heure recueillie où finit le jour, on va commencer la nuit. Le docteur Faust, épuisé de ces luttes ardues, de ces longues veilles dans lesquelles son génie n'a rencontré que doute et anéantissement, vient avec un corps rajeuni demander aux passions, à la volupté le bonheur qu'il a inutilement poursuivi dans la science ; il semble renaitre, se reprendre à la vie en se sentant aimer par la candide jeune fille, simple d'esprit et de mœurs, qui s'abandonne avec une si délicate naïveté à l'enivrement de la passion. A quelques pas de là, comme contraste à ce tableau de jeunesse, d'amour et d'innocence, à côté de Marthe, ce type de la vulgarité, la terrible figure de Méphistophélès, ricanant dans l'ombre et couvant d'un regard empoisonné cette proie virginale déjà promise à l'enfer. Certes, il y a là, dans cette donnée, tout ce qu'il faut pour étonner le spectateur. Je ne sais quelle mystérieuse menace, signalant la présence de Méphistophélès, devrait planer dans le ciel, dans les teintes mourantes du jour, his-

sonner dans les arbres, dans les fleurs, autour des deux amants. A mon avis, M. Scheffer a laissé échapper le côté poétique de son sujet. *Faust et Marguerite au jardin* est un tableau sans

Méphistophélès sont complètement manqués : ils sont grotesques. — *Faust au sabbat apercevant le fantôme de Marguerite* me semble bien supérieur, non qu'on y sente les terreurs de la nuit fantastique du Brocken. A peine peut-on discerner dans l'ombre quelques indications des sorcières traversant les airs sur leurs balais. L'ombre de Marguerite se dresse seule sur le premier plan. Sa figure morte porte l'empreinte de cruelles souffrances et d'une indolente tristesse. Au lieu de ce filet rouge et saignant, large comme le dos d'un couteau qu'elle a autour du cou dans le poème, le peintre l'a représentée retenant à peine, par un zèle machinal, dernière étincelle de vie qui se trahit par le sentiment maternel, son enfant nouveau-né, qui éclappe à ses bras inanimés. Touchante et ingénieuse invention de l'artiste ! Méphistophélès rappelle toujours la conception grotesque de Satan au moyen âge. Mais il y a quelque chose de fantastique dans son attitude, dans son geste qui s'allie bien au sujet. Il imprime fortement sur le sol son pied semblable à une griffe d'oiseau de proie ; il enveloppe Faust, sa victime, de sa haine acharnée, se penche vers lui et fait retentir à son oreille un motel ricaneur. Cette composition est un des tableaux remarquables du peintre. Cependant, elle n'est pas aussi saisissante qu'elle pourrait l'être. L'exécution ne fait pas assez distinguer quels sont les vivants ou les ombres, où est la vie, où commence le rêve. L'ombre de Marguerite est plus charnellement vraie que Faust lui-même. — Le tableau de *saint Augustin et sainte*



(Salon de 1816. — Le coeurt dans l'atelier, par M. H. Debon.)



(Salon de 1816. — Vue d'eau dans l'ancien parc de Seaux, tableau par M. Chambrin.)



(Salon de 1816. — Les nymphes, aquarelle par M. François.)

Monique est le tableau capital de l'exposition. M. Scheffer s'est inspiré de ces paroles des *Confessions* (L. IX, c. 10) : « Nous étions seuls conversant avec une ineffable douceur et

cherchions entre nous, en présence de la vérité que vous êtes, quelle sera pour les saints cette vie éternelle que l'œil n'a

pas vu, que l'oreille n'a pas entendue et où n'atteint pas le cœur de l'homme. » La scène se passe le soir, à Ostie, à l'embouchure du Tibre, à la veille de s'embarquer pour retourner

en Afrique. Jamais l'extase religieuse n'avait illuminé une page plus douce et plus attachante. On n'a pas le courage de reprendre les négligences de l'exécution, la pauvreté du modelé... Comment s'arrêter à regarder les corps quand l'artiste nous fait contempler les âmes? L'âme va à l'âme et s'absorbe elle-même dans le céleste ravissement. La tête de sainte Monique est sublime. C'est l'ascétisme au plus haut degré d'exaltation. C'est bien là la femme assise détachée des choses de la terre pour dire à son fils : « Il n'y a plus rien en cette vie qui soit capable de me plaire, et je ne sais pourquoi j'y demeure davantage. » On a critiqué son air maladif; si on avait consulté le récit de saint Augustin, on y aurait vu que cinq jours après l'entretien d'Ostie, sainte Monique tomba malade et mourut. Qu'importe le récit d'ailleurs? Ce visage languissant, exténué, s'accorde avec l'idéal du sujet. De même, le bleu mat, sourd, uniforme de la mer et du ciel s'allie bien avec des idées d'infini et laisse à cette scène religieuse tout son calme mystérieux. Les teintes empourprées du soleil couchant distrairaient la vue par leur inutile richesse. La nature doit se voiler, doit étouffer sa voix pour ne laisser entendre que la respiration de l'âme humaine. Toutes ces convenances d'art sont parfaitement observées.

M. Scheffer occupe une place considérable dans l'histoire de la peinture moderne, non-seulement à cause de ses œuvres, mais encore à cause de la voie nouvelle ouverte par lui à l'art. Cela justifie la longue attention que nous lui avons donnée et les critiques sévères que nous nous sommes permises. Le beau plastique seul ne peut plus suffire à l'art de l'avenir, du moins dans sa plus haute expression. Il faut que l'expression affective de l'âme, l'immatérielle pensée, vienne s'incarner dans la forme, et illuminer la toile de l'artiste. Le triomphe doit appartenir au beau idéal.

M. JULES NOEL a exposé trois marines. Celle intitulée *Souvenirs de Rhodes*, que nous reproduisons ici, est d'un effet simple, clair, bien entendu. Le rôle ruiné, les remparts, les mosquées, les minarets, sont éclairés par la lumière d'une belle matinée. La mer est calme et unie; on sent dans l'air sec et dans l'aspect mat du ciel bleu, qui se voile soudainement de tons plombés, la chandelleournée qui se prépare.

M. DEBON. Le *Concert dans l'atelier* est traité dans la manière du Valentin; mais sévère, moins farouche et plus monté de couleur. Les chairs luxuriantes, les couleurs criardes, contrastantes des costumes, le peintre attaque tout cela avec une audace de parti pris, convenable vis-à-vis de cette troupe insouciant de chanteuses et de musiciens à la robuste encolure, à la mine décidée. Autant qu'on peut le distinguer, le peintre qu'on aperçoit au fond de l'atelier travaille à un tableau de saints. Il paraît qu'il n'est guère entiché de rêverie mystique, puisqu'il tient près de lui des canifs gaillards. A la vérité, il s'est retiré au plus profond de sa galerie, et elle est longue. Les voix lui arrivent plus fondées sans doute, et il est plus loin de ces riches et chaudes carnations des cantatrices dont il n'a que faire pour sa composition dévote. Il y a du mérite d'exécution, une franche allure de pinceau dans cette composition du peintre qui avait exposé l'année dernière la bataille d'Albano.

M. CHAMPIN expose *Une pieuvre d'eau dans l'ancien parc de Seauve-Penthièvre*. Il y a de frais ombrages qui doivent former un poste agréable pour le paysagiste qui vient y faire une étude pendant les chaudes de la belle saison.

M. FIANCINI aime les massifs d'arbres et se plaît à élever leurs dômes feuillagés. Dans son tableau intitulé *Les Nymphes* il nous représente les deux chevaliers qui viennent chercher Renaud dans les jardins enchantés d'Arinée, et aux abords desquels les reçoit de dangereuses sirènes dans l'atrayante nudité de leurs charmes. Mais les bons chevaliers ont un triple airain autour du cœur et du corps; car ils sont bardés de fer, emparés de casque, de visière, de cuirasse, de cotte de mailles, de cuirassards et d'immenses épérons. On voit à la différence du costume, que la conversation ne peut pas, de quel temps du moins, prendre un tour bien alarmant, et rassuré du côté des scrupules, on se met à regarder les cimes jaunissantes de ces dômes de verdure, entre lesquels circulent des oiseaux, dont le soleil doré subitement au passage les ailes blanches, qui tour à tour brillent ou rentrent dans l'ombre. Vague contemplation où se complait la pensée, à qui ces alternatives d'obscurcissement et d'apparitions lumineuses rappellent tant de choses de la vie et du cœur, un instant brillantes et bientôt éclipées. Mais après une courte rêverie, les regards se reportent sur les nymphes et sur les chevaliers, qui en sont toujours au même point de la conversation. Puis ils sont attirés autour d'eux par les plantes, par les fleurs de ces rives que baignent des eaux limpides. On désirerait peut-être un peu plus de fraîcheur et de transparence aérienne dans les parties d'ombre et sous la partie basse des arbres. — Dans une autre petite toile, le paysagiste nous transporte encore au bord d'une eau limpide au pied d'arbres touffus. L'y a encore là des nymphes et des chevaliers, mais ce sont des chevaliers et des nymphes du temps de Louis XV, et ils sont habillés de la main même de M. Meissonnier de la façon la plus décente et plus spirituellement qu'on ne saurait l'imaginer pour d'aussi petites figures. Ce petit tableau, dont la scène est dans le parc de Saint-Cloud et d'un autre intitulé : *Soleil couchant*, sont exécutés dans un bon sentiment et d'une manière très-agréable.

Gilbert Gurney.

SOUVENIRS D'UN CANTON.

(Suite. — Voir t. VI, p. 262, 282, 298, 314, 320, 342, 358, 394, 410, et t. VII, p. 19, 26, 122, 74 et 90.)

XXXVIII.

ADDUX AU PAYS.

Il fut heureux pour moi, j'en conviens, que le temps pressât, que les préparatifs du voyage exigeassent une assiduité,

une hâte extrême, que pas un moment ne pût être donné à la réflexion, pas un à la moindre tentative de rechercher l'arniel, sans doute éloignée pour quelques jours de la maison patriote. Mais il n'y avait pas à plaisanter; si le vent le permettait, le *Ranchocho* devait se trouver deux jours après à Portsmouth; le convoi, comme je l'ai déjà dit, n'attendait plus que les bâtiments de la Compagnie des Indes, et le capitaine à qui j'avais parlé ne me paraissait rien moins que disposé à supporter patiemment le moindre retard. Il m'avait signifié que vingt-quatre heures après l'appariition des bâtiments attendus, toutes les voiles seraient livrées au vent d'est, — vent délicieux, disait-il, — qui soufflait depuis tantôt dix jours.

Je partis donc pour Portsmouth aussitôt que mes derniers papiers furent terminés. Ma première question, en débarquant à l'hôtel, fut de demander si le *Ranchocho* était arrivé à la pointe Saint-Hélène.

« Il est à l'ancre depuis une heure du matin, me répondit le maître de l'hôtel. Plusieurs des passagers et le capitaine lui-même doivent dîner chez nous. Veuillez me dire votre nom. Ces messieurs seront enchantés, sans nul doute, si vous leur faites l'honneur de vous joindre à eux... »

Un dîner à table d'hôte, dans la disposition où j'étais, n'avait rien qui pût me plaire; je ne livrai donc point mon nom à l'obligant maître d'hôtel. Je lui dis simplement que je reviendrais; et lui laissant, pour tout gage, un sac de nuit anonyme, je fis porter mes autres effets sur la jete, où un léger esquif se chargea d'eux et de moi pour nous transporter à bord du bâtiment où ma place était retenue.

Ce fut alors, seulement, qu'entouré de mes deux malles, de mon nécessaire, de mon écriture, de cinq ou six boîtes et cartons, très-dévers de formes et de grandeurs, je commençai à me sentir embarqué. Or, tous les périls, tous les inconvénients, dont je m'étais fait des monstres, diminuaient singulièrement d'importance, envisagés comme ils l'étaient avec la mélancolique indifférence d'un amant malheureux. Je ne prenais souci de rien, non pas même des brusques secousses que la mer imprimait à notre embarcation, et des ricochets d'eau salée, qui, par moments, m'arrivaient en pleine figure, après avoir effleuré la tête des matelots qui manœuvraient les cordages d'arrière. Par moments et par vagues liquides, nous fimes à peu près un mille et demi, jusqu'à Spithcod, où nous trouvâmes, confortablement installé, mon caravansérail flottant.

« Un canot bord à bord ! cria une voix rauque; passez-leur la corde ! »

Et alors ce furent, entre le vaisseau et notre petite barque, des mouvements d'eau, des éclaboussures, un travail de voix, de mains et de crocs, que je me gardai bien d'interrompre jusqu'à un moment où l'on fit un appel direct à mon agilité. Je m'efforçai alors de saisir les tire-velles, à l'aide desquels j'avais à me hisser, par une sorte d'escalier chimérique, sur les flancs d'une manière de cathédrale, que semblait éloigner de moi le moindre de mes efforts pour prendre pied.

Cette difficile opération s'accomplit pourtant, et sans autre accident qu'un écorchure au genou droit, lorsque je vous franchis la galerie du faux pont. Quelques instants après, un coup de vent emporta mon chapeau, après lequel se mirent en chasse, avec quelques subalternes obligés, un tas de moustes rieurs. Ils me menèrent ensuite à ma cabine, où je trouvai mes caisses et mes malles, déjà déposées en cet endroit jusqu'à ce qu'on eût appris comment j'entendais leur arrimage à fond de cale. On m'avertit que mon domestique pourrait y descendre tous les huit jours, afin de renouveler ma provision de linge.

Partout les mêmes soins, partout la même politesse. On m'offrit le choix entre ce qu'on appelle un *cot* et un *standing-bed-place*; j'ignorais absolument la valeur de ces deux mots que l'on me lit comprendre en me montrant dans une des cabines encore inoccupée, le *cot* de miss Anna Twiggie, — sac de grosse toile, maintenu en l'air par deux crochets, — et le *standing-bed-place* de sa sœur miss Fanny Twiggie, — assez semblable par sa forme à ces plateaux de bois blanc sur lesquels on transporte un dîner tout servi. Ayant quelque pratique du hamac, qui, même en eau douce, est les inconvénients d'un cheval rétif, je me décidai pour la seconde espèce de lit, et le charpentier du navire prit ma mesure pour en établir un, tout pareil, sauf les dimensions, au plateau de miss Fanny Twiggie.

Pendant que nous discutons ces préparatifs, une sensation bizarre m'avertit que mes pieds ne posaient plus sur le plancher des vaches. — Rien ne semblait mobile autour de moi, et cependant une sorte d'affaiblissement intérieur me faisait envisager avec effroi les lambris du vestibule commun où j'allais être appelé à dîner cinq ou six mois de suite; il y avait là trois lampes suspendues au-dessus de la table par des tiges immobiles, et qui, jamais cependant, ne semblaient tout à fait perpendiculaires, tantôt inclinant d'un côté, tantôt de l'autre, avec une lenteur insupportable. Leur aspect me fit prendre la fuite. Partie sur mes pieds, partie d'un façon plus expéditive, mais moins agréable, je descendis ou me laissai glisser dans l'esquif qui m'avait amené. En y arrivant, je luttaï contre une cheville, et serais tombé tout de mon long, sans un coup de poing vigoureux qu'un des matelots me donna pour me tendre l'équilibre. Je lui souris avec un semblant de bonne humeur, j'adressai un salut poli aux gens du navire, et je revins à Portsmouth, comme enchaîné de mon petit voyage.

Il m'avait pourtant inspiré une résolution très-arrêtée de ne dîner point avec le capitaine et mes compagnons de voyage. C'était bien assez d'avoir en perspective deux ou trois cents repas de table d'hôte, et d'ailleurs, l'état actuel de mon âme ne me permettait pas d'envisager sans effroi le tumulte et la gaieté bruyante qui caractérisent ces sortes de réunions.

Tout au contraire, je me sentis appelé à une espèce de pèlerinage mélancolique vers la demeure de cet ami chez lequel j'avais passé trois semaines, après que mon aventure avec miss Fletcher Semain m'eût contraint de quitter Londres. Cet aimable garçon n'était déjà plus. Sa veuve avait

quitté le pays, et leur délicieuse habitation, passée en d'autres mains, m'était désormais étrangère; mais les environs, que je parcourus à pied, avaient pour moi des souvenirs récents encore et pleins de charmes; pas une laie, pas un arbre, qui ne me fut connu et qui ne semblât me faire accueil. Quand je revis la maison de mon pauvre ami, je ressentis une inexprimable émotion. Cette porte qui s'ouvrait toujours à mon approche, restait fermée cette fois, et semblait me répondre; un chien de garde se dressa contre la grille, pour aboyer après moi. J'aime les chiens en général; je suis gré à celui-ci du zèle avec lequel il gardait la maison de son maître, mais je ne pus m'empêcher de sentir à quel point tout était changé pour moi; aussi, après avoir fait une ou deux fois le tour de l'enclos, et jeté un coup d'œil à la dérobée dans la salle de billard, où rien ne me parut dérangé, je repris le chemin de Gosport en m'applaudissant de l'emploi que j'avais donné à mon après-midi.

Triste ou gai, il faut bien se résoudre à dîner une fois par jour, ne fût-ce que pour couper la journée, et précipiter la marche du temps. Il est constaté que les six heures de l'après-midi passent incomparablement plus vite que les six heures précédentes; je me décidai donc à ordonner, dans une modeste taverna, un dîner plus modeste encore, et, en attendant qu'il fut prêt, je repris ma vagabonde littérature.

XXXIX.

DALY RÉDUIVUS.

Il m'est arrivé mille fois dans ma vie qu'au moment où je pensais à une occasion, séparée de moi depuis longtemps, je la rencontrais bientôt après, et d'une manière tout à fait inattendue. Errant au hasard, dans un solitaire faubourg de Gosport, je m'avais de songer à Daly, de regretter la brièveté de mon séjour à Londres, qui m'avait empêché de chercher à le revoir, et je projetai de lui faire mes adieux par écrit, avant de m'embarquer définitivement. Ces pensées occupaient encore ma cervelle lorsque je vis, — c'était lui, lui bien elle, — la tête de Daly se montrer à une fenêtre du premier étage d'une petite maison située près des casernes. Dès que nos regards se rencontrèrent, il se recula vivement, mais il repartit la minute d'après, m'indiqua du doigt la porte de la maison, et, refermant la croisée, il s'éclipsa de nouveau.

Cette double vision me laissait encore quelques doutes, je m'arrêtai pourtant devant la porte indiquée, et, sans me laisser le temps d'y frapper, Daly lui-même vint l'ouvrir.

« Entrez ! — Entrez ! me dit-il, dépêchez-vous, — entrez vite ! »

J'obéis sans répondre, et montai derrière lui jusqu'à un petit salon assez proprement meublé.

« Quel démon vous amène ici ? me demanda-t-il.

— Je prendrai la liberté de vous adresser la même question.

— Demeurez-vous dans le voisinage ?

— Mais oui, soupirai-je; de moi-même, cette nuit encore. Demain, je m'embarque pour les Indes.

Là-dessus, je commençai le récit de mes aventures, qui dut, — les annonces sont si bavards, — occuper un assez long espace de temps. Il prit fin néanmoins, et ce fut à mon tour d'interroger.

« Quant à moi, s'écria Daly, mon affaire est complètement faite. Le dividende que nous espérons toucher dans la filiale Blenkinsop s'est réduit à zéro; et tout mon ancher, — dévoré dans l'intervalle, — est maintenant perdu pour jamais. Emma s'en est allée rejoindre sa mère, qui habite, avec le major, je ne sais quel recou de l'Irlande. Enfin, pour ce qui me concerne personnellement, je vais remplir un emploi public dans l'une de nos colonies; encore faut-il pour cela que j'échappe à certains enrâgés qui me donnent chape des quelques jours.

« Est-ce une bonne place que vous avez obtenue ? lui demandai-je.

— Tolérable, me répondit-il; on m'a donné un vice-secrétariat à Sierra-Leone, sur la côte occidentale de l'Afrique.

« Je ne puis retenir une exclamation de terreur, au nom de ce séjour formidable.

« Bah ! bah ! me dit Daly, je sais ce que vous voulez dire, mais je n'aurais pas d'autre chance... D'ailleurs, cette place m'investit d'un patronage assez étendu, et s'il n'est des officiers civils comme de notre armée, où les vivants succèdent immédiatement à leurs camarades défunts, je puis compter sur un avancement assez rapide. Cette colonie est une espèce de tonline où les gros lols demeurent aux survivants.

« Espérons que le ciel vous conservera la santé, lui dis-je; mais échiez-vous réduit absolument à une extrémité si facile.

— Réduit, s'écria Daly; hélas ! mon cher monsieur, si je n'aurais pas trouvé quelques guinées à emprunter, je n'aurais pas même pu quitter le pays. Heureusement un ami s'est trouvé, qui à bien voulu, en échange d'une délégation sur cent livres sterling; mais lorsqu'il a été question de réaliser le prêt, j'ai dû prendre seulement soixante-dix livres en monnaie courante, laisser soixante livres pour les intérêts futurs d'une année, et recevoir le surplus tant en pavés qu'en couvertures de laine.

— Vous plaisantez ? lui dis-je.

— Je plaisante ? en vérité non, répliqua Daly; le temps des plaisanteries est passé; le marché dont je vous parle était fort sérieux, et mon ami, si pressé de le réaliser, que, lorsque je rentraï chez moi le lendemain, je trouvai mes deux chambres encombrées, du parquet au plafond, par les ballots de couvertures; sous mes fenêtres, les pavés empilés ressemblaient à un modèle de pyramide, grandeur naturelle. Je fus menacé de poursuites par les inspecteurs de la voie publique, et d'un procès par mon hôte, qui voyait déjà compromise la solidité de ses parquets; si bien qu'il me fallut encore offrir vingt livres à mon obligé ami pour qu'il consentit à me débar-

rasser de l'affaire, en me rachetant ses odieuses marchandises.

— Mais, mon cher ami, lui fis-je observer, si vous aviez assuré votre vie ?

— Je l'ai voulu, Gilbert, répondit-il sans me laisser achever, mais j'ai eu l'honneur de vous dire que je partais pour Sierra-Leone.

« Les derniers mots furent dits sur un ton à demi plaisant, à demi mélancolique, et leur expression poignante m'alla au cœur. J'eussais de détourner la conversation en lui demandant de venir dîner avec moi, chez mistress Mull-Holland, aux Armes de l'Inde.

« Hélas me répondit mon ami, je n'ose bouger... je suis gardé à vue... entouré d'espions... dépisté à chaque minute... et mon seul espoir est d'aller à bord cette nuit, déguisé en matelot. Mes créanciers n'en veulent, parce qu'ils me supposent de moitié dans les odieuses manœuvres de Binkinspon, ma femme, de son côté, n'attribue qu'à votre mariage le tour fâcheux de ses affaires... qui sont bien un peu les miennes. Vous voyez d'ici dans quels beaux draps je me suis fourré... Et maintenant, cher Gurney, ne m'accusez ni d'inhospitalité, ni d'ingratitude, si, après vous avoir assuré que vous êtes le seul homme auquel j'eusse voulu parler aujourd'hui, je vous demande en grâce de me laisser... de ne plus chercher à me revoir. Un pris à la poutre—être déjà signalé, on vous saurait, et je serais pris... Or, il faut... c'est ma seule ancre de salut, — que je trouve moyen de m'échapper, de quitter ce pays. Au surplus, croyez bien que ce qui est arrivé n'est que justice. Je n'en dis pas davantage... Soyez heureux !

« Soyez-le surtout en songeant que vous échappiez à tous les embarras, à toutes les misères dans lesquelles j'étais tombé... Un peu d'humanité dirait de moi, comme comme j'en suis chargé de qualifier le meurtre d'une vieille femme qui, faute de vouloir botter, s'étant laissée renverser dans un champ de rousse : — Elle n'a eu que son dû... Dieu vous bénisse, Gilbert ! et si nous nous rencontrons jamais, que ce soit, pour tous deux, dans des temps meilleurs.

Je vis que ma présence entretenait chez lui une sorte d'agitation nerveuse, et cédant à ses instances, je me retirai immédiatement, après lui avoir cordialement serré la main.

Cette entrevue, je l'avoue, n'avait pas dissipé mes tristes préoccupations. Je venais de voir un garçon, doué de beaucoup d'intelligence et d'un esprit brillant, sur le point d'aller chercher une mort certaine au sein d'une colonie que le mensonge a fondée, que l'hypocrisie maintient encore, et qui absorbe inutilement l'or et le sang du pays. Je venais de le voir réduit à une véritable misère, pour avoir cru, comme j'aurais pu y croire moi-même, à des illusions que j'avais longtemps partagées ; et je songeais, — comparant Emma Haines à mon Harriet, — que le hasard seul m'avait soustrait aux séductions de la première pour me réserver à l'amour de la seconde.

En arrivant aux Armes de l'Inde, — où mon apparition tardive fit signaler par un léger tonnerre, — je vis que j'avais encouru le ressentiment du cuisinier, en l'obligeant à me faire manquer du poisson trop longtemps bouilli ; heureusement cette rancune ne gagnait point le cœur de la jeune fille qui me servait ; elle m'installa d'un air prévenant dans un petit salon où rien ne manquait, si ce n'est point tant du feu dans la cheminée. J'en demandai, car à la suite de ma promenade en mer mes habits étaient restés fort humides. On s'étonna de cette exigence ; je m'entendis désigner tout bas comme un de ces *Indiens à feu* dont rien ne réchauffe les veines glacées, mais enfin obtins ce que je voulais, et lorsque j'en eus achevé mon léger repas, je ruminai, les pieds sur les chenets, tout ce qui m'était arrivé dans la journée.

Un remords me prit en me voyant, de n'avoir pas été pour Daly aussi cordial que l'homme à l'Inde, et surtout de n'avoir pas partagé avec lui le peu de zébrures qui restaient à ma disposition.

Cette pensée troublait mon bien-être, et je résolus d'en finir avec elle. J'appelai le garçon, je parlai à voix basse de l'auberge après avoir ordonné qu'on entretint le feu dans le salon où je comptais revivre prendre le thé, avant de retourner à Portsmouth.

J'allai à la maison où j'avais vu mon pauvre camarade ; mais il avait déjà quitté cet asile ; son hôte, que je soumis à un interrogatoire très serré, m'assura qu'il s'était rendu à bord ; elle ajouta que, n'ayant pu causer avec lui dans la journée, elle n'avait aucune raison de me cacher la vérité. Les dernières paroles me prouvèrent qu'elle était au courant des motifs qui forçaient Daly à ne pas se montrer. Convaincu qu'elle me trompait point, je me sentis moins inquiet, et même, — puisque c'était là l'unique vœu de Daly, — je me réjouis de son départ.

Pendant ma conversation avec la dièze hôtesse, il avait commencé à pleuvoir, et tandis que je débarrassais sur ce qui me restait à lire, la pluie augmentant toujours ne me laissait d'autre alternative que de retourner à l'auberge. J'y arrivai fort mouillé, soulevant avec délices au feu qui m'attendait dans un salon que, jusqu'à nouvel ordre, je regardais comme mon domaine éternel. Je trouvai donc quatre-vingt-cinq les esseliers, je poussai la porte, et demeurai fort ébahi lorsque je vis, au coin de ma cheminée, dans mon fauteuil à bras, éclairé par mes deux bougies, un gentleman étranger qui lisait paisiblement le journal.

XL.

RENCONTRE INATTENDUE.

J'allais descendre, et laver la tête aux domestiques pour n'avoir pas mieux protégé l'inviolabilité de mon territoire, mais le gentleman en question, — que le bruit de la porte criant sur ses gonds avait distrait de sa lecture, — tourna la tête de mon côté, se souleva péniblement sur ses jambes, et s'adressant à moi du ton le plus poli :

« Je vous demande mille pardons, monsieur ; je suis ici

chez vous, mais j'espère que vous ne m'en saurez pas mauvais gré. Infirmes et souffrant, je viens justement de débarquer à Spilhead après un très-long voyage. J'étais mal à mon aise, et j'avais très-froid ; cette chambre était la seule où il y eût du feu... L'hôte, à pris sur elle de m'y introduire... Si elle a mal fait, je suis le premier coupable, et j'espère, monsieur, que vous ne m'en voudrez pas. Je compte, du reste, partir immédiatement pour Southampton, par où je me rends à Bath ; ainsi vous n'aurez pas longtemps à supporter la gêne de ma présence.

« Cette explication, présentée en très-bons termes, calma immédiatement ma juvénile impatience, et j'assurai poliment mon hôte inconnu que je me félicitais d'avoir fait alluer du feu, puisque cette précaution avait pu lui être utile.

« Monsieur, me reprit-il, je viens de passer quatre mois à bord d'un navire, et je ne saurais vous exprimer à quel point le calme de ce petit salon, le confort de ce vaste fauteuil me sont agréables et doux. J'ai beaucoup souffert dans la traversée, et c'était pour m'achever que ce froid d'aujourd'hui, si pénétrant, si aigu... sans parler de la pluie qui avait peu à peu saturé mes vêtements... Il ne fallait rien moins, je vous assure, pour me décider à...

— Pas un mot de plus, interrompis-je ; et maintenant pour vous remettre tout à fait, ne feriez-vous pas bien de prendre quelque chose de chaud ?

Il me semblait, en effet, de plus en plus incommode.

« Oui, monsieur, répondit-il, ce que vous regardez peut-être comme un affaiblissement physique est en grande partie le résultat d'anxiétés intellectuelles, et contre celles-ci nul broyage ne saurait prévaloir... J'ai beaucoup souffert, monsieur, et qui le voudrait pendant la traversée une femme qui m'aimait et qui m'était chère... Je l'ai perdue dans des circonstances qui rendaient ce malheur plus affreux encore... A bord d'un vaisseau, dans le cercle borné des relations qu'on y peut créer, l'absence de l'individu le plus indifférent ne peut manquer de se faire sentir ; j'ajoute de ce qu'est une perte comme la mienne, chaque jour rappelée à mon souvenir par mille incidents futiles, par cette place qui restait toujours vide à mes côtés, par cette foule d'objets à son usage que la pauvre morte avait laissés autour de moi... L'épreuve a été terrible, monsieur, et l'impression que j'en ai gardée m'excessera, je l'espère, à vos yeux de vous imposer ces tristes confidences.

— Vous ne pouvez, monsieur, en parler à personne qui soit pour le moment disposé à les accueillir avec plus de sympathie.

— Ah ! monsieur, continua l'étranger, que ces paroles encourageant, je rapporte dans mon pays bien des espérances flétries, une santé pour jamais ébranlée. En ce moment, je vais retrouver les enfants de cette pauvre femme, qui seront désormais les miens, et qui, séparés de leur mère des leurs plus jeunes années, pourront à peine apprécier la perte qu'ils viennent de faire. C'est pour les voir, pour les tenir, pour leur faire moi-même ce triste récit que je veux me rendre immédiatement à Bath, car ils habitent les environs de cette ville ; je m'attends, pour continuer mon voyage, que l'arrivée de mon domestique, chargé de m'apporter les bagages indispensables... J'entre dans ces détails, monsieur, bien qu'ils doivent assez peu vous intéresser, pour vous faire comprendre le sans-gêne apparent de mes procédés envers vous.

Ceci dit, en homme du monde qui sait dompter ses plus vrais sentiments, l'étranger se mit à me parler de tout autre chose que deses chagrins. Le journal qu'il venait de lire lui fournit quelques remarques fort justes sur les changements étranges qui s'étaient accomplis dans les choses et dans les hommes, pendant les années qu'il avait passées à l'étranger. Persuadé que cet effort sur lui-même lui serait salutaire et bon, je me sentais bien de ramener la conversation à des sujets plus intimes ; cependant, il m'intéressait déjà beaucoup, et j'aurais voulu arriver à en savoir plus long sur tout ce qui pouvait le concerner. Ce désir fut longtemps trompé, car il affecta désormais de ne traiter que des sujets généraux et parut se repenir de l'abandon égoïste avec lequel il m'avait entretenue naguère de ses intérêts personnels.

Je lui proposai un verre de négué, qu'il accepta presque amicalement et comme s'il m'avait ma secrète sympathie pour ses malheurs. Les miens, mes projets, mon prochain départ, ne purent que lui être tout à fait inconnus ; des gens de l'auberge ne savent rien eux-mêmes de ce qui m'appela à Gosport ; seulement, lorsqu'on apporta la liqueur que j'avais demandée, le garçon ayant voulu savoir si je passerais la nuit chez mistress Mull-Holland, je répondis simplement que j'avais le projet de coucher à Portsmouth.

Je n'en occasionnai point à l'étranger, — il me semblait un peu remis depuis qu'il avait consenti à boire son négué, — qu'il fût tenté de rester à Gosport jusqu'au lendemain matin, puisqu'il était déjà plus de neuf heures, et puis que son bagage n'avait pas encore paru. Il tressa, et sans faiblement, à cette suggestion bienveillante, et me demanda si je comptais retourner de bonne heure à Portsmouth. Le négué prédispose à la confiance. Je répondis que je m'embarquais le lendemain pour Calcutta, et que si je restais à Gosport, c'était pour éviter de me trouver mêlé à la jeunesse remuée des passagers du *Bernardotho*.

« Est-ce là le vaisseau qui vous emmène ? me dit l'étranger. Je le connais ; c'est un beau bâtiment, et le capitaine est un excellent homme. Etes-vous employé civile, monsieur, ou bien allez-vous occuper un grade dans l'armée ?

— Ni l'un, ni l'autre, répondis-je. Je pars avec l'espoir d'être attaché à une maison de commerce, à Calcutta.

— Vraiment ? Et serait-il indusé de vous demander... ?

Je ne savais encore ce qu'il allait ajouter, quand le garçon de l'hôtel, entrant dans le salon, nous cria de sa voix de sentinelle :

« Messieurs, l'un de vous s'appelle-t-il Gurney ?

— Sans doute, c'est moi, répondis-je aussitôt. « Ma première pensée fut que le pauvre Daly m'envoyait chercher.

« Alors, monsieur, tous vos bagages sont à terre, continua le garçon.

— A terre ? m'écriai-je... Il y a erreur, sans nul doute. » Et je me tournai vers moi-même, nouveau compagnon qui paraissait lui-même en ne peut plus étonné.

— A l'erreur, comme vous dites, reprit-il lentement... C'est moi qui me nomme Gurney. Ces efforts sont certainement les miens, et je suis très-satisfait qu'on les ait débarqués.

— A la bonne heure, monsieur, ajoutai-je aussitôt ; mais je m'appelle aussi Gurney. Si vous arrivez, moi, je pars. Vos bagages doivent débarquer, soit ; mais les miens, je l'espère, sont restés à bord.

— Vous vous appelez Gurney ? s'écria l'étranger, se levant de son fauteuil.

— Certainement, répondis-je, et au même instant la vérité se lit pour dans mon esprit.

— GILBERT ! dit l'étranger, et il m'ouvrit ses bras.

— GILBERT !... et je m'y précipitai.

Le garçon, pétrifié, nous regardait comme deux échappés de Bedlam.

(Theod. Hook's Popular Tales.)

(La fin au prochain numéro.)

O. N.

Rueil et la Malmaison.

INAUGURATION DU MONUMENT ÉLEVÉ À LA MÉMOIRE DE LA REINE MORTENSE.

A moitié chemin environ de Paris à Saint-Germain, sur l'ancienne route de Rouen, se trouve, entre Nanterre et Boulogne, un village peu visité et qui mérite pourtant de l'être. Il est assez riche de curiosités de tout genre pour avoir fourni à deux écrivains la matière d'un fort volume in-8°. L'intéressant ouvrage que viennent de publier dans ce format MM. Jul. Jacquin et Jos. Duesberg (1) ne contient pas une page inutile. D'importantes additions ont même été faites à la seconde édition, qui va paraître.

Rueil, ainsi s'appelle ce village, dont son origine aux rois francs. On trouvera dans les savantes dissertations de MM. Jacquin et Duesberg l'étymologie de ce mot et l'histoire du bourg depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Nous passons sans transition au dix-septième siècle. En 1621, le cardinal de Richelieu fit bâtir à Rueil un magnifique château, dont nous empruntons la description aux auteurs du temps, car il n'en existe, pour ainsi dire, aucun vestige aujourd'hui.

« Voyez le parc de Rueil, dit le père Rapin, ce monument de la magnificence du grand ministre ; il s'occupait à l'embellir pendant que, chargé du poids des affaires, il tenait dans ses mains les rênes de l'empire. Ici vous voyez les figures et les mouvements des eaux qui s'écoulent et remontent vers leurs sources. Là une échuse d'une grandeur démesurée vomit avec fracas un déluge d'eau ; les lotts qui sortent de sa bouche se précipitent comme un torrent, et blanchissent d'écumé toute la surface du bassin qui les reçoit. Tandis que le monstre s'agitait dans tous les sens, une foule de vilains qui l'environnent, s'éloignent épouvantés, dans la crainte d'être inondés. Plus loin on voit un chasseur d'airain qui semble présenter la mort au bout d'un tube menaçant ; mais, au lieu d'un plomb mortel, ce sont des eaux qu'il lance avec rapidité. Il est à croire que le père Rapin s'exagérait un peu la beauté des jardins de Richelieu, car il ajoute : « Les eaux tombent en abondance d'un rocher escarpé dont la cime s'élève dans les cieux. » Les jets d'eau ont pu être comblés par ces vilains qui s'étaient d'abord éloignés avec épouvante, dans la crainte d'une inondation. Mais quelle force humaine aurait donc fait rentrer sous terre ce rocher escarpé dont la cime s'élevait dans les cieux ?

Quoi qu'il en soit, Louis XIV devint un instant jaloux du château de Rueil. Il voulut l'acheter, et il fit presser madame la duchesse d'Aiguillon, nièce et héritière du cardinal, de lui le vendre. Il renonça toutefois à ce projet pour bâtir Versailles.

Vers la fin du siècle dernier, ce château qui avait excité l'envie de Louis XIV fut vendu à un homme d'affaires et démolit en partie. Il ne resta alors des magnifiques jardins du cardinal qu'une grotte, quelques pièces d'eau et des allées de superbes marronniers, qu'on appelait les *cardinaux*. Après avoir passé successivement entre les mains de plusieurs acquéreurs, l'ail du château qui avait été laissée intacte devant la propriété du maréchal Masséna. L'enfant chéri de la victoire la fit réparer et embellir, et il y passa tous les moments de repos que lui laissait la guerre. Ses héritiers n'ont point conservé cette villa ; elle a été démolie il y a environ huit ans. On coupe le parc, on abat les cardinaux, on pta à bas les murs d'enceinte, on vendit même à l'encan les caisses de lauriers que les viles du Nord avaient offertes à Masséna. De cette immense propriété de Richelieu, il ne reste plus aujourd'hui que deux petites maisons de campagne, laites il y a trois ou quatre ans, et entourées de quelques arpents de jardin. Des fouilles faites par M. Broant, un des propriétaires actuels du terrain, ont même amené que des découvertes intéressantes.

Paru les épisodes de l'histoire du cardinal de Richelieu dont Rueil fut le théâtre, il en est trois qui méritent une mention particulière. Le mort du père Joseph, le procès de Marillac et la signature des statuts de l'Académie française. Tandis que la révolution démolissait le château de ce grand ministre, bien qu'elle continuât son œuvre, grandissait à l'extrême ouest de Rueil, une villa plus modeste, mais destinée à une célébrité plus grande encore. Singulier caprice de la destinée. A son retour d'Égypte, le général Bonaparte vint s'établir dans cette *Malmaison* de mauvais augure, d'où l'empereur Napoléon devait partir pour Sainte-Hélène après la bataille de Waterloo.

La *Malmaison* datait d'une époque très-reculée. Mais en

(1) *Rueil, le Château de Richelieu, la Malmaison*, avec pièces justificatives, 2^e édition, 1846. Comptoir des Imprimeurs-Unis.

1224, ce n'était qu'une grange dépendante de la paroisse de Rueil. Au quatorzième siècle, l'abbé de Saint-Denis reçut l'hommage de ce fief. En 1622, Christophe Perrot, conseiller au parlement, en était le seigneur. Avant la révolution elle

vinrent la propriété de la reine Marie-Christine d'Espagne, qui ne l'a habitée qu'en 1845 et 1844. » La Malmaison de Bonaparte et de Joséphine n'est plus à la Malmaison de la reine Christine. Si les vieillards qui l'ont

Ce monument de marbre blanc veiné, exécuté par Gilet et Dubuc, d'après les dessins de l'architecte Berthaud, consiste en une voûte à plein cintre, ornée de rosaces et supportée par quatre colonnes d'ordre ionique, élevées sur un piedestal

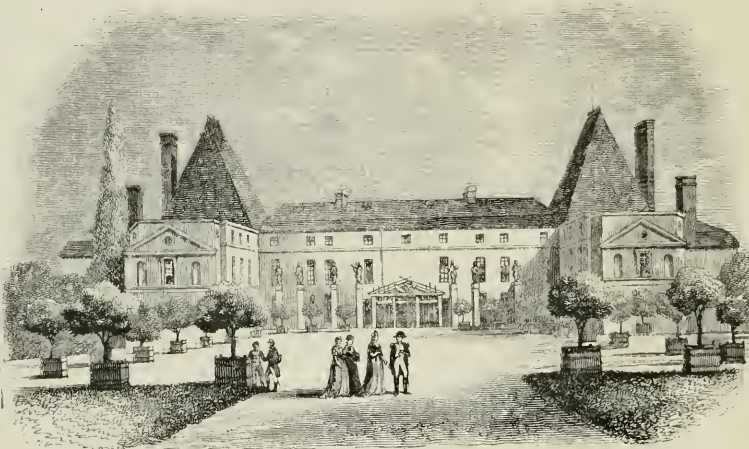


(Ancien chateau du cardinal de Richelieu, à Rueil.)



(Bassin dans le chateau du cardinal Richelieu, à Rueil.)

passait à juste titre pour une des propriétés les plus agréables des environs de Paris. Dehille, qui y écrivit une partie de sa traduction des *Georgiques*, en fait un éloge pompeux dans son poème des *Jardins*. En 1792, vendue comme propriété nationale, elle fut achetée par M. Lecouteux de Cantelau, qui la vendit en 1798 à Joséphine. Il ne nous appartient pas de redire ici ce qu'elle devint sous l'empire. Nous renverrons à l'ouvrage de MM. Jacquin et Duesberg ceux de nos lecteurs qui n'ignoraient encore. « Que reste-t-il de tant de splendeurs ? se demandent-ils après avoir esquissé ce brillant tableau, quelques souvenirs historiques, et ce que Joséphine avait acheté de M. Lecouteux ; c'est-à-dire l'ancien parc de la Malmaison. Car il est faux que toute la propriété ait été détruite et ses terrains vendus par lots, comme l'ont écrit plusieurs journaux. Le prince Eugène fit seulement revendre les terres que Joséphine avait ajoutées à l'ancien parc ; les ar-



(Façade du chateau de la Malmaison.)

de 2 mètres de hauteur, 4 mètres de largeur et 1 mètre 90 centimètres de profondeur. Les colonnes sont hautes de 4 mètres et l'arcivolte de 5 mètres. Le corps de l'impératrice est disposé dans le massif du socle. Il est renfermé dans trois cercueils, l'un de plomb, le second d'acajou, et le troisième de chêne.

« Le socle porte l'inscription suivante, gravée en creux et dorée.

A JOSÉPHINE
Eugène et Hortense,
1825.

« Une statue en marbre de Carrare, ouvrage de Cartier, représente Joséphine en costume de cour. Elle est accablée sur un carreau près d'un prie-Dieu beaucoup trop petit. Cette statue, d'après le témoignage de tous ceux qui ont connu l'impératrice, est d'une ressemblance parfaite.

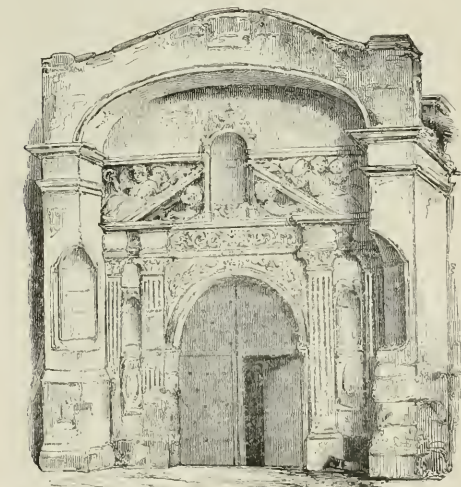
« Le gouvernement de la restauration avait défendu de représenter Joséphine avec aucun des attributs du pouvoir sou-

comme vont encore de temps en temps lui rendre une dernière visite, ce n'est pas dans ce chateau habité par une étrangère, c'est dans les chapelles et les caveaux de l'église de Rueil. Des souvenirs historiques et des tombeaux, voilà tout ce qui reste aujourd'hui de la Malmaison impériale.

Avant la révolution, l'église de Rueil renfermait le tombeau de Zaga-Christ, qui vint en France sous le ministère de Richelieu. Il était, disent les uns, roi d'Ethiopie, d'autres prétendent un imposteur. Il est plus probable que ce n'était qu'un des chefs de ces bandes de Bohémiens répandues alors en France et dans les autres contrées de l'Europe, et qui se serait converti à la religion chrétienne. On grava sur sa tombe l'épithète que voici :

C'est le roi d'Ethiopie
Soit original ou copie ;
La mort a fini les débats
S'il l'était ou ne l'était pas.

Aujourd'hui, l'église de Rueil contient les monuments funéraires de l'impératrice Joséphine, de la reine Hortense et du marquis Tascher de la Pagerie.



(Portail latéral de l'église de Rueil.)

bustes, les plantes rares, la galerie de tableaux, furent vendus ou transportés à Munich ; et en 1820, la Malmaison et ses bois furent achetées par M. Hagerman, banquier suédois à Paris. Après sa mort, en 1812, le chateau seul et son parc de-

« En 1824, disent MM. Jacquin et Duesberg, auxquels nous empruntons ces détails, la reine Hortense et le prince Eugène achetèrent une des chapelles de l'église de Rueil, et y firent élever le tombeau de leur mère, l'impératrice Joséphine.



(Armes des fondateurs de l'église de Rueil, découvertes en 1836.)

verain. Pour éluder cette défense, le sculpteur a su disposer habilement le poigne de la coiffure de manière à simuler le diadème.

« L'artiste et le chrétien trouveront également à redire

dans ce monument. Le socle, d'une hauteur démesurée, n'est pas en proportion avec l'ensemble; la statue, d'un travail fin et délicat, est écrasée par la masse des colonnes et des cintres. Rien de chrétien dans ce monument; la pensée en est toute païenne : l'impératrice y est représentée dans toute la splendeur de la puissance souveraine. C'est une apothéose et non pas un tombeau. Nulle part un signe qui rappelle le religion dont l'époux de Joséphine rétablit les autels en France. Les grands sculpteurs, auxquels nous devons les mausolées de Saint-Denis, ont bien autrement compris leur mission. Là aussi, les souverains et leur famille apparaissent en habits royaux et avec les insignes de leur puissance et de leur rang; mais, un peu plus bas, par un contraste sublime, vous les voyez étendus sur le lit funéraire, nus, tels que la mort les a faits, et rendant un éloquent témoignage du néant des grandeurs humaines.

« Toutefois, quelques parties de ce tombeau ne sont point sans mérite. La tête gracieuse de Joséphine est rendue avec bonheur. Les détails des draperies et des dentelles sont finement touchés, et, somme toute, cette statue est l'œuvre d'un ciseau habile et exercé. »

La chapelle contiguë à celle où se trouve le tombeau de Joséphine, renferme le monument funéraire de son oncle le marquis Tascher de la Pagerie, gouverneur de la Martinique. Il est en marbre blanc, orné de rosettes, et il porte une inscription latine dont voici la traduction.

et dans un caveau construit sous cette chapelle pour servir de sépulture à la famille Napoléon, reposent les restes de la reine de Hollande, Hortense de Beauharnais, morte le 5 octobre 1857, à son château d'Arrenberg, sur les bords du lac de Constance, et amenée à Rueil, par M. le comte Tascher de la Pagerie, son cousin, le 19 novembre de la même année.

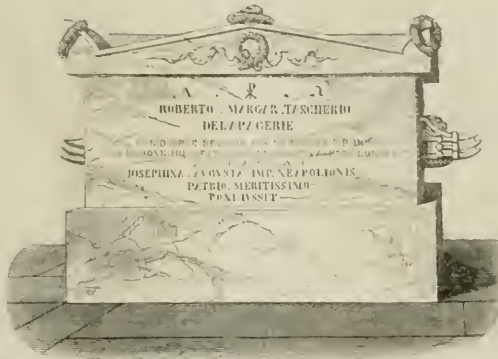
rité compétente, et avaient enlevé deux des dalles du socle, lorsque M. le curé de la paroisse vint s'opposer à cette profanation et fit replacer les dalles. Après divers pourparlers entre le prince Louis Napoléon, représenté par M. le comte Tascher de la Pagerie, et la fabrique de Rueil, il fut arrêté qu'on déposerait provisoirement le corps de la reine Hortense dans une chapelle ardente élevée près du monument de sa mère; que pendant ce temps, on construirait, sous la chapelle de Buzenval, achetée à cet effet, un caveau assez spacieux pour construire dix cercueils, et que, le 8 janvier 1858, aurait lieu l'inhumation du corps de la reine.

« Ce jour-là, ajoutent MM. Jacquin et Duesberg, par un froid de 14 degrés, le service funèbre fut célébré à dix heures du matin. On rendit à Hortense les honneurs dus à la femme que l'empereur avait appelée sa fille, et dont le front avait porté la couronne. Depuis la mort de Joséphine, jamais la modeste église de Rueil n'avait été aussi pleine, aussi resplendissante et aussi remplie de deuil et de tristesse.... La sœur de Napoléon put, seule de sa famille, apporter à Hortense le tribut de ses larmes... »

Le lendemain 19, le corps fut porté au caveau et descendu dans sa dernière demeure; après la lecture du procès-verbal on avait constaté que les cachets et le ruban noir qui fermaient la bière étaient intacts. Le corps reposait dans un cercueil de plomb renfermé dans un autre d'acajou que recouvrait une caisse en chêne; sur celle-ci se trouvait un écusson d'argent où était gravée l'inscription suivante :

ICI REPOSE

HORTENSE-ÉUGÈNE DE BEAUHARNAIS, reine de Hollande, duchesse de Saint-Leu,



(Eglise de Rueil. — Tombeau de M. Tascher de la Pagerie, oncle de l'impératrice Joséphine.)

La reine Hortense avait, avant de mourir, exprimé le désir de reposer auprès de sa mère, dans l'église de Rueil. Ce vœu fut interprété littéralement, et, à l'arrivée du corps à Rueil, on voulut le déposer dans le socle du monument de l'impératrice Joséphine; déjà, le 22 novembre, des ouvriers marbriers s'étaient mis à l'œuvre sans la permission de l'auto-

chène; sur celle-ci se trouvait un écusson d'argent où était gravée l'inscription suivante :



(Eglise de Rueil. — Monument de la reine Hortense, mort le 5 octobre 1857, 1858.

née à Paris, le 10 avril 1785,
Épouse du prince LUI DE MARIE-ROSE-JOSEPHINE TASCHER DE LA PAGERIE,
impératrice des Français,
et du vicomte ALEXANDRE DE BEAUHARNAIS.



(Eglise de Rueil. — Monument de l'impératrice Joséphine.

belle-fille et belle-sœur de Napoléon, Comtesse de F. 1804; mariée à Paris, le 2 janvier 1802, à Louis-Napoléon, Duc de Hollande,
proclamée reine le 24 mai 1806,
décédée en son château d'Arrenberg, le 5 octobre 1857, à cinq heures du matin.

Le soir même du jour de l'inhumation on mura le caveau et on recouvrit d'une dalle l'escalier qui y conduisait. La chapelle de Buzenval fut entièrement dallée en granit noir, et les parois du pourtour furent couvertes de marbre noir. C'est au milieu de cette chapelle que s'élève le monument de la reine

Hortense dont l'inauguration a eu lieu lundi dernier, 20 avril. Cette cérémonie avait attiré à Rueil une société nombreuse et choisie. Après la messe, chantée par un chœur d'orphéonistes, madame la princesse Mathilde, fille de Jérôme Bonaparte, aujourd'hui comtesse Demidoff, a été portée par les pauvres de la commune avec M. le prince de la Moskowa; puis M. le curé de Rueil, suivi de son clergé, s'est rendu processionnellement dans la chapelle de Buzenval, où il a béni le monument qui venait d'être découvert. Ce mausolée est l'œuvre du sculpteur Bartolini de Florence. Il se compose d'un piédestal de marbre de diverses couleurs, portant sur chacune de ses quatre faces un médaillon; sur le premier sont sculptées, en bas-relief, les armes d'Hortense; sur le second est représentée la Charité, d'après une petite médaille frappée en son honneur; le troisième et le quatrième offrent les divers attributs des arts libéraux, cultivés avec tant de succès par la reine Hortense. Sur le piédestal s'élevait la statue de la reine: elle est représentée les mains croisées dans l'attitude de la résignation, presque tout le corps est enveloppé dans un voile.

Cette statue a généralement déçu. Elle n'est pas ressemblante; la pose manque de grâce et de naturel, l'exécution est ostensible et vulgaire. Malgré l'émotion qu'elle éveillait, les personnes qui assistaient à cette cérémonie n'ont pu retenir une exclamation de surprise et de mécontentement quand le voile qui recouvrait le mausolée fut enlevé. Elles cherchaient vainement dans cette figure étrange et sans expression les traits chéris et vénérés de la femme à laquelle elles venaient rendre un dernier devoir.

Derrière le mausolée on lit ces mots gravés en lettres d'or dans le marbre :

A la reine Hortense
Le prince Louis Bonaparte.

Chaque année, plus de deux mille personnes allaient à Rueil visiter le tombeau de l'impératrice Joséphine. L'inauguration du monument de la reine Hortense augmentera très-certainement le nombre des visiteurs. Nous ne saurions trop recommander aux Parisiens et aux étrangers, que ces souverains d'un temps qui n'est plus, ou les beautés mâtrelées des environs attireront dans ce pays, l'exécution de cet ouvrage de MM. Jacquin et Duesberg. Nous lui avons emprunté la plupart des détails qui précèdent. Ils y trouveront, outre tous les renseignements de tout genre dont ils pourront avoir besoin, une série de gravures et de lithographies qui leur représenteront les sites qu'il s'agit d'améliorer, leur feront connaître les merveilles des châteaux d'autrefois, et leur rappelleront ces monuments funèbres au pied desquels ils seront allés pleurer ou rêver aux vicissitudes humaines.

Conte du bon vieux temps.

L'abbé de SAINT-GALL (1).

Il y avait une fois un empereur et un abbé. L'empereur passait sa vie au sein des camps et des travaux de la guerre, toujours actif, toujours armé, dormant sur la dure, mangeant sur le pouce, exposé à toutes les rigueurs des saisons et à toutes les embûches de l'ennemi, souffrant du froid, du chaud, de la faim, de la soif, comme le dernier des fantassins et achetant au prix de son sang et de ses sueurs la prospérité dont jouissaient ses États.

L'abbé, au contraire, menait une vie de délices. L'empereur, ennemi juré de l'oisiveté, cherchait noise à l'abbé. Un jour, suivi d'un nombreux cortège, il passe près du monastère et voit l'abbé qui se promène devant la porte. Il le salue d'un ton gouaillard : « Serveur de Dieu, lui dit-il, comment vous va ? Les jeûnes et les pratiques pieuses ne vous profitent pas mal ; j'aurais grand besoin d'être à votre pénitence avec vous. Vous avez immensément de zèle, mais vous avez aussi immensément de loisir. Vous auriez besoin de quelque bonne occupation ; vous ne serez pas fâché que je vous en donne une. Or di que vous êtes un homme très-habile et que vous savez reconnaître au furet les différentes espèces de vins. Je vais mettre votre savoir à l'épreuve. Je vais vous donner trois questions à résoudre par manière de passe-temps. Premièrement, il faut que vous me disiez combien je puis valoir, lorsque, orné de ma couronne et de mon manteau royal, je siège sur mon trône dans toute la majesté du monde. Secondement, il faut que vous me disiez en combien de temps je puis faire le tour du monde, à cheval, sans vous tromper d'une seconde. Troisièmement, à très-vénéérable pèlerin ! il faut que vous deviez ma pensée ; mais cette pensée doit être une erreur. Je vous accorde un délai de trois mois pour trouver la solution de ces trois questions. Si au bout de ce temps vous ne l'avez pas trouvée, malheur à vous ! Je vous destitue, je vous dégrade, je vous fais conduire par le pays sur un âne, sans devaut derrière, sa queue entre vos mains et un bâton sur le dos. »

L'empereur ayant parlé de la sorte piqua des deux et s'éloigna en riant au ciel. Le pauvre abbé resta altéré et comme anéanti. Pour la première fois de sa vie, le sonet, l'inquiétude, entrèrent dans son cœur. Dès qu'il fut un peu remis de son saisissement, il avisa aux moyens de se tirer d'embarras. Il envoya des exprès à toutes les universités, à toutes les académies, à tous les consistoires, à toutes les synagogues ; il promit force récompense aux docteurs, aux érudits, aux philosophes, aux astrologues, aux alchimistes, aux théologiens, aux charlatans ; mais ni les universités, ni les académies, ni les consistoires, ni les synagogues, ni les docteurs, ni les

érudits, ni les philosophes, ni les astrologues, ni les alchimistes, ni les théologiens, ni les charlatans ne surent résoudre les trois questions.

Cependant le temps passa, et le terme fatal approcha. Le pauvre abbé ne dort plus, ne boit plus, ne mange plus, ne cause plus ; son triple menton treinte, son nez se décolore, ses yeux se brunissent, son ventre s'élève, son front se ride, la gaieté est bannie de ses entretiens, le sourire, de ses lèvres, et l'espérance, de son cœur. Il fit la société de ses semblables, il hante les forêts sauvages, il ne se plaît que dans la solitude. Un jour, qu'il se sentait de tristesse et de poussant de gros soupirs, il errait ainsi tout seul dans la campagne, son chevalier l'aperçut et vint à lui :

« Monsieur l'abbé, lui dit cet homme, qu'avez-vous ? Vous n'êtes plus le même ; vous maigrissez à vue d'œil. Je suis sûr qu'il y a quelque chose qui vous tourmente. »

— Ah ! mon bon Pierrot, répondit l'abbé, l'empereur a juré ma mort. Il m'a proposé trois questions qui me mettent à la torture, trois questions, mon cher Pierrot, que le diable lui-même ne pourrait résoudre.

— Dites-les-moi, si vous plaît, monsieur l'abbé, je suis curieux de les connaître.

— Les voici ; premièrement, il faut que je lui dise combien il peut valoir lorsqu'il est assis sur son trône avec sa couronne sur la tête et son sceptre dans la main. Secondement, il faut que je calcule en combien de temps il pourrait faire le tour du monde, à cheval. Troisièmement enfin, il faut que je devine sa pensée, mais cette pensée doit être une erreur.

— Ce n'est que cela ? dit le bon Pierrot. Laissez-moi faire, je vais vous tirer d'embarras. Prêtez-moi votre soutane, votre froc et votre croix d'or, et je me charge de donner à l'empereur les réponses qu'il demande. »

L'abbé, transporté de joie, sauta au cou du berger en l'appelant son génie tutélaire, son ange gardien, son sauveur. Pierrot fut revêtu des habits du moine, et, dans ce costume, il se rendit à la cour et se présenta à l'empereur.

L'empereur était assis sur son trône, la couronne sur la tête et le sceptre à la main : « Allons, dit-il, monsieur l'abbé, répondez à ma première question : dites-moi combien je vaux. »

— Notre-Seigneur fut vendu pour trente deniers, dit Pierrot ; quel que soit votre mérite, vous ne pouvez pas prétendre valoir autant, et je vous taxe à vingt-neuf deniers ; votre vanité n'en saurait être blessée.

— Hem ! dit l'empereur, la raison est bonne et elle rabat singulièrement mon orgueil ; je n'aurais pas cru qu'il fut si facile de m'humilier. Mais maintenant vous allez me dire en combien de temps je puis faire le tour du monde, à cheval.

— Votre Majesté n'a qu'à monter à cheval sur le soleil et je gage ma croix d'or et mon abbaye, qu'en deux fois douze heures, elle achèvera ce voyage.

— Ah ! dit l'empereur, pas mal, en vérité ! Passons à la troisième question, et prenez bien garde à vous ! Si vous ne la résolvez pas d'une manière péremptoire, je vous condamne à la pronociale sur l'âne. Que pensé-je en ce moment, qui est votre erreur ?

— Votre Majesté pense que je suis l'abbé de Saint-Gall.

— En effet, c'est la vérité.

— Pardon, sire, c'est une erreur ; je ne suis pas l'abbé de Saint-Gall.

— Tu n'es pas l'abbé de Saint-Gall ? Qui es-tu donc ?

— Je suis son chevalier.

— Eh bien ! si tu n'es pas l'abbé de Saint-Gall, tu le seras désormais, tu le mérites bien. Tu garderas cette croix et cet habit, et ton maître ira se promener sur l'âne. Il apprendra à mener une vie moins désœuvrée et à ne pas déshonorer son rang et sa qualité.

— De grâce, sire, ne poussez pas la plaisanterie jusqu'au bout ; je ne sais ni lire ni écrire, et je suis trop âgé pour me mettre à étudier. Laissez-moi devenir Pierrot comme devant.

— C'est dommage. Tu étais digne d'un meilleur sort. Tu moins, demande-moi une grâce par laquelle je puisse te témoigner ma satisfaction. Je te l'accorderai sur l'heure.

— La seule grâce que je vous demande, c'est de faire grâce à mon maître. Je n'en veux pas d'autre.

— Ma foi, je l'admire, lui as-tu écrit aussi bon que la tête. Je t'accorde la grâce de ton maître, mais à la condition expresse qu'il t'en fera une pension à vie et que tu seras nommé et logé à ses frais. Il usurpe la place qui t'était due, il est bien juste qu'il t'en paye un dédommagement.

Louis DELATRE.

Bulletin bibliographique.

Bibliographie historique de Diodore de Sicile, traduction nouvelle, avec une préface, des notes et un index ; par M. F. HOEFER. 4 vol. in-18. — Paris, 1846. Charpentier. 5 fr. 50 c. le volume.

Les critiques sont partagées d'opinion sur les mérites de Diodore de Sicile. Les uns l'ont regardé comme le plus célèbre de tous les historiens grecs. Henri Etienne, remerciant sur les éloges de ses devanciers, s'est écrit avec enthousiasme : « Notre Diodore brille parmi tous les historiens qui sont parvenus jusqu'à nous comme le soleil parmi les astres. » D'autres, au contraire, le traitent de conteur fastidieux, ou ne lui rendent qu'une justice inéquivalente.

La vérité est peut-être entre ces deux opinions extrêmes. Les panegyristes de Diodore ont surtout admiré l'idée neuve et grande de son travail ; ses detracteurs se sont préoccupés uniquement de erreurs ou de ses omissions de l'écrivain. Diodore de Sicile a eu la gloire d'entreprendre le premier une histoire universelle. « Chacun, dit-il, pourra puiser à cette grande source tout ce qui lui paraît le plus utile. Ceux qui veulent s'instruire manquent souvent des moyens de se procurer les livres neces-

saires ; de plus, il leur est difficile de démêler les faits véritables dans la multitude et la variété des récits. Une histoire universelle coordonne les faits, en rend la compréhension facile, et les met à la portée de tout le monde. En somme, elle est autant au-dessus des histoires particulières, que le tout est au-dessus de la partie, que le général est au-dessus du particulier... »

Coordonner les faits, en rendre la compréhension facile, tel était donc le but de Diodore de Sicile. Pour le réaliser, il employa trente années de sa vie. Il parcourut avec bien des fatigues toutes les contrées de l'Asie, de la Grèce, de l'Égypte, et de l'Europe, afin de voir de ses propres yeux la plupart des contrées les plus importantes dont il devait avoir occasion de parler.

Malheureusement, Diodore ne fit que deviner la philosophie de l'histoire. S'il coordonna les événements qu'il raconta, il ne chercha pas à les expliquer, il ne les rattacha pas à l'un à l'autre par un lien de causalité, et les laissa isolés dans les faits.

L'histoire universelle de Diodore se composait de quarante livres. Il ne nous en reste que quinze livres à peu près entiers ; les autres sont devenus la proie du temps, sauf quelques faibles débris qui nous font regretter plus vivement encore une perte irréparable. Ces débris ont été sauvés par un hasard assez singulier. Constantin IX Porphyrogénète, le même qui fit, par un serment terrible, jurer le secret du feu grecs, eut une idée assez originale que l'onable. Il ordonna à une commission de savants d'extrait des auteurs anciens tous les passages qui, vrai code moral, pourraient servir de règle aux hommes dans leur vie privée aussi bien que dans leur conduite politique. Ces extraits étaient divisés en quarante-trois livres ou sections, dont nous possédons la section XVII, *Des Députations*, et la section I, *Des vertus et des vices*. Si l'on ajoute à cette source quelques citations de Plutus, de Socrate, de Télezes, de saint Clément d'Alexandrie, on aura à peu près tous les fragments consignés dans les anciennes éditions de la *Bibliothèque historique*. En 1827, le cardinal Angelo Mai publia le *Scriptorium veterum nova collectio et Patricius codicibus edita*. C'est du second volume de cet ouvrage que sont tirés les fragments nouveaux, presque aussi nombreux que les anciens.

Diodore de Sicile a été traduit pour la première fois en français par Terrasson, vers le milieu du siècle dernier. Cette traduction était si défectueuse, que Miot en publia une nouvelle en 1854. « Miot, traducteur beaucoup plus exact que Terrasson, n'a eu, dit M. Ferd. Hofer, que le tort de s'être laissé trop souvent guider par l'interprétation latine de Rhodoman, au lieu de suivre directement le texte grec. Il en est résulté quelques erreurs qui auraient pu être facilement corrigées. M. Letronne a relevé quelques-unes dans la critique qu'il a faite de la traduction de Miot (*Journal des Savants*). »

Les détails relatifs aux sciences, et décrets dans des termes techniques, avaient été la justification d'une brochure que Miot. Cette considération seule détermina M. Ferdinand Hofer à entreprendre une troisième traduction de Diodore. Nous ne doutons pas qu'il n'ait surpassé de beaucoup à cet égard ses prédécesseurs ; car nous nous rappelons la remarquable Histoire de la Chimie qu'il a publiée il y a deux ans environ. Du reste, la traduction de M. Hofer, enrichie de notes et d'un index, ne forme que quatre volumes de la *Bibliothèque Charpentier*.

Le Bague et les Maisons centrales de force et de correction, ou compte rendu des essais de moralisation pendant trois années de prédications, par M. l'abbé LAROCHE, missionnaire apostolique. — Paris, 1846. Sirou et Desquers, Jacques Lecoffre.

L'illustration a publié dernièrement un article illustré sur les effets miraculeux qu'avaient produits au bague de Rochefort l'éloquence et la bonté de M. l'abbé Larocque. Elle s'empresse d'annoncer aujourd'hui la publication d'une brochure que vont de faire paraître le célèbre prédicateur, sous ce titre : *Le Bague et les Maisons centrales de force et de correction*. Cette brochure est la confirmation éclatante des laits extraordinaires déjà connus de nos lecteurs. Mais elle en révèle beaucoup d'autres non moins intéressants. Elle est, selon les expressions de son auteur, le compte rendu de trois années d'apostolat. « C'est une conviction profonde, cher auditeur, porte un cœur courageux, dit M. l'abbé Larocque, l'intervention de la religion peut seule sauver les criminels. Quand l'échafaud s'est dressé pour un homme, on va chercher le prêtre... Pourquoi donc ne pas donner au coupable qui doit vivre ce qu'on accorde au coupable qui va mourir ? Pourquoi l'Évangile, ce consolateur de toutes les afflictions, ne comprend de toutes ces ignorances, n'irait-il de préférence vers ceux qui souffrent le plus ? Pourquoi ne pas aller au ciel, cette question n'est plus une pour nous. Le concours paternel du gouvernement nous a ouvert les prisons centrales et les bagnes... Puisse la sagesse publique accueillir, avec l'histoire de nos trois années de prédication, les repentirs sincères, les conversions admirables, les actes de sacrifice et de réparation qu'il lui fait éclore ; puisse-elle croire, ce que nous croyons nous-même, que les spéculations de l'hypocrisie n'ont eu aucune part à la réforme morale dont les maisons centrales de Melun, Poissy, Evreux, Cadillac, Riom, Lamoignon, et dernièrement le bague de Rochefort, ont été le théâtre ! Puisse le bon sens du pays changer en certitude l'espérance conçue par de nobles cœurs et par le gouvernement lui-même, de voir la religion se faire un jour à la société digne d'elle, digne du Dieu qui les a visités. »

Cette brochure se divise en quatre chapitres, les trois premiers ont pour titre :

Origine des retraites dans les Maisons centrales et les Bagnes. Compte rendu des retraites données dans les Maisons centrales et les Bagnes.

Influence de la religion sur les condamnés, comment et par quoi cette influence doit être exercée ?

Le chapitre IV contient la correspondance, les pièces justificatives et quelques mots à propos du système cellulaire. Enfin, on trouvera dans un appendice des documents officiels sur le pénitencier de l'Est, le bague de Chery, Hill à Philadelphie, et une lettre de M. l'abbé Fillou, aumônier du bague de Rochefort, à M. l'abbé Larocque. Cette lettre de M. l'abbé Fillou est datée du 6 janvier, et se termine ainsi :

« En résumé, manifestation saine et franche des sentiments religieux, calme dans les esprits et dans les cœurs, sensible amélioration dans les mœurs, subordination plus marquée, surveillance moins pénible, absence de punition, rapprochement entre l'autorité et le condamné, remplacement du blasphemé et de l'insolent par des entretiens honnêtes et des chants de cantiques ; désespoir, colère, menottes agitations, physiques effrayants changés en douce espérance, en résignation chrétienne, en extérieur qui attire et inspire l'intérieur : telle est la transformation opérée depuis votre passage au bague. »

C. GOSSELIN, éditeur de la Bibliothèque d'élite, rue Jacob, 50.— FURNE et C^e, éditeurs, rue St-André-des-Arts, 55.— PAGNERRE, éditeur de MM. Cormeoin, Lamennais, etc., rue de Seine, 14 bis.

3 FR. 50 C. | **ŒUVRES M. ALPH. DE LAMARTINE.** | 3 FR. 50 C.
le volume. COMPLÈTES DE 8 volumes in-18, format anglais, papier jésus velin. RELIURES EN TOUS GENRES.

MÉDITATIONS POÉTIQUES. 1 vol. 5 fr. 50 | **HARMONIES POÉTIQUES.** 1 vol. 5 fr. 50 | **JOUEVAN.** 1 v. 5 fr. 50. — **CHUTE D'UN ANGE.** 1 vol. NOUVELLES MÉDITATIONS POÉTIQUES. 4 v. 5 fr. 50 | **RECUEILLEMENTS POÉTIQUES.** 1 vol. 5 fr. 50 | 5 fr. 50. — **VOYAGE EN ORIENT.** 2 v. 7 fr.

N^o 2,
RUE VIVIENNE **CACHEMIRE** **PALAIS-ROYAL**

CHALES, cachemire pur 89 fr. 50 c.
Nouvelle et importante partie de **CHALES**, cachemire pur, fabrication supérieure 144

La Maison du **GRAND COLBERT**, voulant donner un démenti formel aux personnes qui ont prétendu qu'elle était dans l'impossibilité de livrer des Cachemires français sans mélange au **BAS PRIX** de 90 francs, et en **DESSINS NOUVEAUX**, à **155 francs**, a l'honneur d'informer le public qu'il sera remis, avec chaque châle, **UN CERTIFICAT DE GARANTIE** portant le **NUMÉRO** du FABRICANT et la **DÉSIGNATION** de **CACHEMIRE PUR**.

PLUSIEURS BELLES PARTIES DE NOUVEAUTÉS, FANTAISIES ET SOIERIES A DES PRIX EXCEPTIONNELS.
Confection de Mantelets, de Visites, etc., depuis 14 f. 50 c. jusqu'aux prix les plus élevés.

VILLENEUVE et C^e, rue des Petits-Augustins, 17, près le palais des Beaux-Arts, faubourg Saint-Germain.

LE CONGÉLATEUR, GLACIÈRE DES FAMILLES.

Appareil pour faire instantanément et en tout temps de la **GLACE ARTIFICIELLE**; GLACER les CRÈMES, les SMORS, le VIN, etc., etc. — MM. VILLENEUVE et C^e viennent de faire à leur appareil d'importantes améliorations; ils prient le public de ne pas confondre le **CONGÉLATEUR**, seul approuvé par l'Académie royale des Sciences, avec les autres appareils frigorifiques. Ils envoient GRATIS la brochure du **CONGÉLATEUR** aux personnes qui en feront la demande par lettre affranchie. — Expérience les lundis, mercredis et vendredis.

3 FRANCS PILULES STOMACHIQUES LA BOITE

Seules autorisées contre la Constipation, les Vents, la Bile et les Glaires.—Pharmacie COLBERT, passage Colbert.

ENTREPOT ALIMENTATION DES ENFANTS. **DÉPÔTS**

Rue Richelieu, n^o 26. **PARIS.** Dans toutes les villes DE FRANCE.

La substance la plus convenable et la plus facilement digérée par les jeunes enfants est sans contredit le **RACAHOUT** de Médecine, seule autorisée qui offre garantie et confiance; aussi ne doit-il pas être confondu avec les imitations et contrefaçons qui surgissent chaque jour et qui souvent n'ont que l'avantage d'être indigestes ou irritantes.

RHUMES, IRRITATIONS, INFLAMMATIONS

Le **SIROP ANTI-PHLOGISTIQUE** de BRIANT, de plus en plus apprécié pour le traitement des irritations et inflammations de la poitrine, de l'estomac et des intestins, est prescrit avec un succès toujours croissant par les plus célèbres médecins de la capitale, membres de l'Académie et de la Faculté royale de Médecine. Ce sirop est, en effet, la préparation la plus efficace pour combattre les plus cruelles maladies d'où résultent les **RHUMES, CATARRHES, CRACHEMENTS DE SANG, GROUPE, COQUELUCHES, DYSENTERIES**, etc., etc. — Pharmacie BRIANT, rue Saint-Denis, 157, et dans toutes les pharmacies.

PANSEMENT DES VÉSICATOIRES

Facile, régulier, inodore, avec PAPIER, COMPRESSE et SERRE-BRAS

D'ALBESPEYRES,
Faub. St-Denis, 84, et dans les pharm. de province et de l'étranger.

EAU DE BOTOT.

Seule fabrique de la véritable, rue Coq-Héron, 5, maison de la Caisse d'épargne. — Cette eau balsamique et spiritueuse fortifie les gencives, raffermi les dents, les entretient blanches et saines, arrête les douleurs et donne à l'haleine une odeur suave.

LE CHOCOLAT MÈNIER, comme tout produit avantageusement connu, a excité la cupidité des contrefacteurs. Sa forme particulière et ses enveloppes ont été copiées, et les médailles dont il est revêtu ont été remplacées par des dessins auxquels on s'est efforcé de donner la même apparence. Les amateurs de cet excellent produit voudront bien exiger que le nom **MÈNIER** soit sur les étiquettes et sur les tablettes.

Dépôt principal, passage Choiseul, 21, et chez un grand nombre de pharmaciens et d'épiciers de Paris et de toute la France.

VINAIGRE AROMATIQUE DE JEAN-VINCENT BULLY.

Ce Vinaigre, d'un usage reconnu bien supérieur aux eaux de Cologne et qui tant de contrefacteurs cherchent à imiter, est aujourd'hui le cosmétique le plus distingué et le plus recherché pour les soins délicats de la toilette des dames. Il rafraîchit et assouplit la peau à laquelle il rend son élasticité; il enlève les boutons et rougeurs, et calme le feu du rasoir et dissipe les maux de tête — 40 ans de succès.

259, rue Saint-Hippolyte, à Paris. — 1 fr. 50 le Flacon.

EAU DE TOILETTE de la **DUCHESSE,** DISTILLÉE PAR **DEMARSON et CHARDIN** Fournisseurs du Roi, 15, RUE SAINT-MARTIN.

MAGASIN DE NOUVEAUTÉS DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 9, PRÈS LE BOULEVARD.



Deux années de succès ont définitivement placé ces magasins au premier rang de nos grandes maisons de nouveautés. L'excellent choix de ses approvisionnements, la bonne tenue de ses comptoirs, le goût irréprochable de ses articles fonctionnés, en ont fait une véritable maison de confiance, qualification sérieuse, dont on a trop de fois abusé.

Ses brillantes expositions de dentelles et de châles français en regard des plus beaux cachemires de l'Inde, ont surtout vivement intéressé le public, et contribuent puissamment à la réputation méritée que cette maison s'est irrévocablement acquise pour la vente de ses cachemires français et de l'Inde.

Toutes les dames sont sûres de trouver dans ce bel établissement de grands assortiments d'étoffes pour le printemps, en soieries, lissis nouveaux, toiles, ameublements unis et brodés, crêpes et écharpes de l'Inde, etc., le tout à des prix très-réduits.

Théâtres.

REPRÉSENTATION DE RETRAITE DE M. JOANNY.

Rien de nouveau cette semaine au théâtre, si ce n'est la représentation de retraite de Joanny. Cet excellent homme et cet excellent acteur a reçu du public des adieux froids et embarrasés. C'est ainsi que l'on prend congé des gens qu'on estime, on fait plus de bruit et de démonstrations pour ceux que l'on regrette et qui vous sont précieux. Cependant n'est-ce point Horace et don Diègue, ne sont-ce pas encore Acomat et Milloridate qui s'en vont et disparaissent de la scène en même temps que Joanny? Joanny rompt définitivement avec le théâtre et l'art tragique à l'âge de soixante-dix ans; Monvel, Saint-Prix, Larive et Lafon, ses prédecesseurs immédiats, s'étaient retirés plus tôt, et dans le bel âge encore des pères nobles et des vieux héros à barbe blanche.

Joanny est né à Dijon, la patrie de Crébillon le tragique et du comique Piron, qui lit aussi des tragédies. La véritable vocation de Joanny, c'était le théâtre; mais avant d'y arriver, il tenta d'autres carrières et courut des fortunes diverses. A seize ans, il était attaché à la maison du roi Louis XVI en qualité de musicien; à dix-huit il fut peintre; à vingt ans, soldat, un brave soldat qui lit la campagne de l'Argonne sous Demouriez, et reçut le baptême de plusieurs blessures. C'est ainsi qu'il arriva naturellement à représenter les jeunes héros; il fut l'Ancède, Achille, Rodrigue et Orsanne, mais d'abord presque à huis clos et entre les paravents de la comédie de société; puis ses succès ayant fait quelque bruit, mademoiselle Sainval lui donna l'encouragement de ses éloges et de



(Portrait de M. Joanny.)

ses conseils, et Talma lui tendit la main. Cette amitié, entre ces deux rois tragiques, ne se démentit jamais, et si Joanny ne paraît point, du vivant de Talma, sur la scène qu'il illustrait, c'est que Joanny, avec son cœur fier et son âme obsessionnelle, aimait mieux être le premier à Bordeaux que le second à la rue de Richelieu.

Dix ans plus tard, l'Odéon devenant un autre Théâtre-Français, Joanny s'y vit appelé le premier. La jeune muse de Casimir Delavigne, alors à ses débuts, lui dut beaucoup de son éclat. Joanny, dans sa longue carrière, a créé un petit nombre de rôles parmi lesquels il n'est guère possible d'oublier Procidès, des *Vépres siciliennes*; le duc de Guise, d'*Henri III et sa cour*; Goupez, d'*Hernani*; Tyrrel, des *Enfants d'Edouard*, et le Quaker, de *Chatterton*. Mais c'est principalement dans les

chefs-d'œuvre de notre théâtre que Joanny a brillé et qu'il laissera trace de son passage; car, lui aussi, il a mis son anneau dans la chaîne de la tradition. Il est vrai que le jeu de Joanny offrait des imperfections notables, et que sa grande habileté scénique n'avait pas complètement corrigé certains défauts naturels, incorrigibles peut-être. Son visage, peu régulier, sa voix cavernueuse, son débit parfois trop sentencieux, nuisaient un peu au développement de ses qualités; mais, souvent inspiré, toujours intelligent, Joanny devenait parfois très-grand par la noblesse, la dignité et le pathétique. Il en a donné une preuve dernière à sa représentation de retraite où il a joué le vieux Horace avec un feu, un élan et une vérité de grandeur sauvage et romaine, que nous ne reverrons plus de longtemps sans doute à la Comédie-Française.

Gravures à l'eau-forte de M. Calame (1)

La nature est infinie dans ses aspects, et l'art est limité dans ses moyens. Les œuvres diverses de l'artiste ne sont que des tentatives plus ou moins heureuses par lesquelles il s'efforce de saisir quelques-uns de ces aspects et de rendre l'impression qu'ils ont faite en lui. Lutte pleine d'intérêt où se complait le génie de l'homme, quoiqu'il sache d'avance qu'il y sera vaincu. Quelques esprits, faciles à la vérité, se contentent à peu de frais. Un jour, ils ont aperçu un côté un peu saillant de leur modèle et sont parvenus à le rendre avec bonheur, cela leur suffit; leur effet est trouvé; tout ce qu'ils trou-

veront à l'avenir ne sera plus qu'une éternelle répétition de cette conception première. Après avoir été un instant l'écho de la nature, ils ne seront bientôt plus que l'écho d'eux-mêmes, et, chose assez singulière, plus ils deviendront faux et maniérés dans ce parti pris, plus ils exciteront l'engouement passager du public. A côté de ces manières, il y a les artistes consciencieux. Ceux-là ne peuvent jamais se reposer dans un mode uniforme. Ils adorent la nature sous tous ses aspects, ils tâchent d'emporter d'elle chaque jour quelque nouvelle et vive image. Chère leurs infatigables et quelques satisfaisants, ils multiplient leurs ressources, varient leurs procédés pour la suivre dans ses transformations. La brosse, le pinceau, le crayon, le burin... ils essaient de tout dans leur inquiète activité. Ces considérations sont applicables à un artiste genevois qui s'est fait une juste réputation comme paysagiste. M. Calame n'eût été un bon peintre hardi et vrai des grandes scènes des Alpes. Nul ne réussit mieux que lui à représenter un orage éclatant dans une haute vallée, à tourmenter les rochers, à ramides des sapins, à faire ruisseler la pluie sur les grandes herbes au boudoir sur le gramit l'écumée des torrents. Nul ne sait mieux répandre sur ces spectacles de dissolution un jour blafard et livide, qui prête aux objets une

inexprimable poésie de tristesse ou d'horreur. Malheureusement, ses peintures sont rares; elles restent pour la plupart en Suisse, et nous ne connaîtrions ce grand paysagiste que d'une manière incomplète, sans ses dessins lithographiques ou à la mine de plomb, qui ont servi à populariser davantage son nom. Dans ses vues lithographiées des glaciers du mont Rosa et de la vallée d'Anseraz, il a admirablement rendu la majestueuse tranquillité des neiges éternelles, et il s'est montré plus coloriste que dans ses tableaux même. Il a accordé avec non moins de bonheur la gravure à l'eau-forte, et il a fait preuve, dans ce genre nouveau, d'une grande fermeté d'exécution et d'une entente parfaite de l'effet. Ces eaux-fortes, au nombre de quarante et une, ont été publiées en trois séries. C'est une collection pleine de vues variées, mais empreintes, pour la majeure partie, aux souvenirs des Alpes; et il faut s'en féliciter; car l'artiste a un sentiment si vrai de cette nature agreste et sauvage, qu'il en transporte les grandes impressions jusque dans les plus modestes croquis. Ce qui caractérise sa manière, c'est la simplicité de la conception, qui s'attache à rendre les masses principales et supprime les détails; mérite qui n'existe pas toujours au même degré dans ses peintures que nous avons admirées au salon. Les accidents des rochers y étaient parfois trop détaillés, et la touche, en général, était un peu petite, froide et minutieuse. Ici l'exécution est plus large, plus simple, plus indépendante. La pensée de l'artiste vous arrive plus vierge, un lent travail de la main ne s'est pas interposé pour la refroidir. On trouvera parmi ces gravures quelques vues de l'Italie que M. Calame, malade encore, n'a pu visiter qu'en courant. Quel que soit le site où il vous transporte, à l'entrée d'une forêt de chênes séculaires sur une plage déserte et battue par la mer; sur les rives ombragées d'un lac aux eaux paisibles, ou bien au milieu des scènes alpestres qu'il affectionne; au bord d'un torrent qui s'engouffre dans l'abîme et fait tournoyer les branches des sapins par la tourmente qu'il cause dans l'air; au centre d'une large vallée déjà envahie par les ombres du soir, mais dont les sommets seulement restent encore les dernières heures du soleil couchant; dans une gorge étroite et aride au pied de parois granitiques, partout vous trouvez un accent vrai et saisissant de la nature. L'on peut rêver des heures entières devant ces petites compositions données sous le titre modeste d'essais. Cette collection, si intéressante, était commencée depuis cinq ans. La troisième partie, qui la complète, vient d'être terminée et publiée; elle est surtout remarquable par la couleur et la vigueur de l'exécution, et elle manifeste un véritable progrès dans le talent de l'artiste. La gravure à l'eau-forte est un procédé qui lui est définitivement acquis, et qui, je l'espère, ne restera pas oisif dans ses mains.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

A peine eut-on signalé à la police un repaire de voleurs, que le commissaire y entra et y emporta tout ce qui s'y trouvait.

ON S'ABONNE chez les Directeurs de postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 4, Finch-Lane-Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAHOFF, libraire-éditeur commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imériale; Gostioui-Dvor, 22. — F. BELLIZARD et C^e, éditeurs de la *Revue cirgère*, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUROS, libraires.

Chez V. HUBERT, à la NOUVELLE-ORLÉANS (États-Unis).

A NEW-YORK, au bureau du *Courrier des États-Unis*, et chez tous les agents de ce journal.

A MADRID, chez CASIMIR MONIER, Casa Fontana de Oro.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAERANPE et C^e, rue Famiotte, 2.